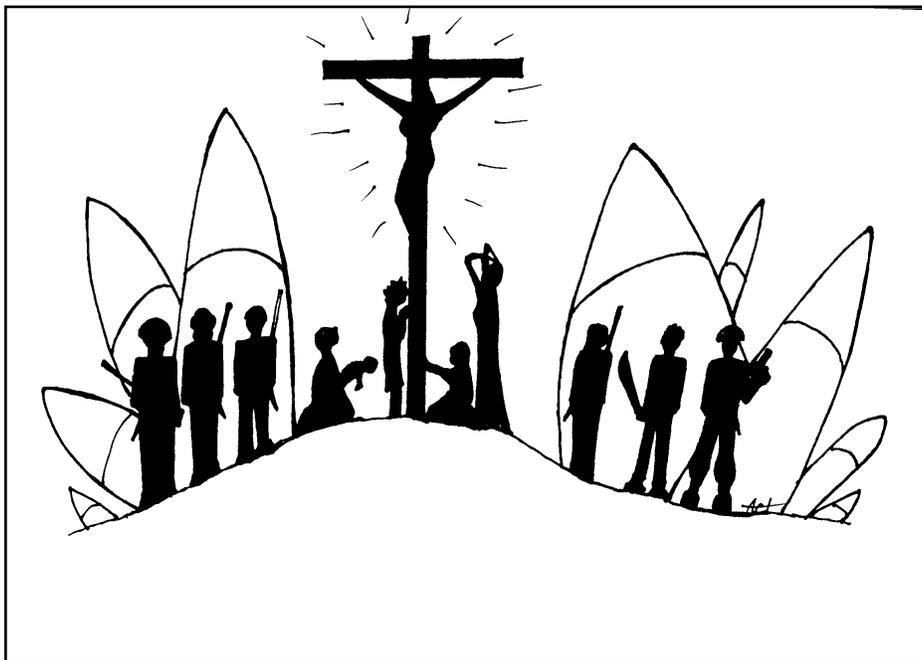


L'autre Parole

La revue des femmes chrétiennes et féministes

Les femmes, la guerre et la paix



NO 101, PRINTEMPS 2004

Som-mère

Liminaire, <i>par Monique Dumais</i>	p. 3
Femmes et guerre, <i>par Marie Gratton</i>	p. 4
Les guerrières de la Bible, <i>par Léona Deschamps</i>	p. 8
Les femmes en temps de guerre dans le théâtre grec, <i>par Monique Dumais</i>	p. 12
D'Anne et de Zlata <i>par Francine Dumais</i>	p. 15
Les femmes et la culture de la paix, <i>par Monique Dumais</i>	p. 19
Les femmes et le prix Nobel de la paix, <i>par Monique Dumais</i>	p. 21
La « légendaire » Madeleine de Verchères?, <i>par Léona Deschamps</i>	p. 25
La guerre, un non définitif, <i>par Aline Barville</i>	p. 30
Une ligne de démarcation est-elle possible? <i>Par Roselyne Escarras</i>	p.31
Chemin de croix féministe, <i>par Léona Deschamps</i>	p. 35
La Déclaration de paix des femmes (2001).....	p.39
Le film « Les Messagers » de Helen Doyle.....	p. 40
Bibliographie.....	p. 41
Saviez-vous que..., <i>par Agathe Lafortune</i>	p. 42

PAGE COUVERTURE:
Dessin de Annie-Claudine Tremblay

Liminaire

Nous respirons le même air, nous le constatons de plus en plus. Alors qu'au mois d'août dernier, le groupe Houlda annonçait son intention de faire un numéro sur «les femmes et la paix» - nous avons ajouté après échange «la guerre» -, nous découvrons toutes sortes de réalisations qui vont dans le même sens que notre intervention. Nommons-en deux. Au début de novembre paraissait *L'agenda des femmes 2004* du Québec qui porte sur les femmes et la paix, préparé par France-Isabelle Langlois, directrice des communications chez Alternatives. D'autre part, une cinéaste québécoise, Helen Doyle, a lancé en novembre 2003, *Les Messagers*, un documentaire sur des artistes engagés réagissant devant les grands conflits qui secouent la planète. Ces conjointitudes nous réjouissent et nous permettent de nous raffermir dans notre démarche de saisie des efforts des femmes pour la paix. Et en même temps, on a appris le 9 décembre dernier qu'une femme kamikaze s'est fait sauter avec des explosifs devant la douma à Moscou. Les femmes ne participent-elles pas elles aussi à la violence? C'est l'interrogation fondamentale du livre de Madeleine Gagnon, *Les femmes et la guerre*, et nous la faisons nôtre. Ce présent numéro a été préparé sous la vigilance du groupe de réflexion Houlda à Rimouski et avec le soutien de

quelques autres vaillantes femmes de la collective. Nous avons tenté de situer l'univers des femmes face aux événements de guerre et de paix à travers les âges. Nous n'avons pas manqué de soulever des interpellations importantes, face à la violence sous toutes ses formes. Nous avons en mémoire les femmes guerrières dans la Bible, le traitement réservé aux femmes en temps de guerre dans le théâtre grec, les gestes de l'intrépide Madeleine de Verchères de notre histoire du Canada, les écrits intimes de deux jeunes femmes du XXe siècle, Anne Frank et Zlata. Et nous osons proposer qu'une culture de paix est en train de s'instaurer si l'on tient compte de toutes les manifestations et les reconnaissances sociales. Nous présentons aussi un rituel: un chemin de croix vécu par les femmes au milieu des horreurs de la guerre et des violences quotidiennes.

Au delà des guerres et des différents visages de la violence, souhaitons la paix à toutes les femmes de bonne volonté!

Monique Dumais
Houlda

LES FEMMES ET LA GUERRE

Marie Gratton, *Myriam*

Une foule d'images, toutes plus troublantes les unes que les autres, surgissent à ma mémoire quand j'évoque les rapports qu'entretiennent les femmes avec la guerre. Mes premiers souvenirs remontent à la Deuxième Grande Guerre.

À l'époque, les nouvelles du front nous parvenaient par la radio. Je n'avais pas encore l'âge d'aller au cinéma, je ne pouvais donc pas voir les « Actualités françaises » où le conflit en cours donnait lieu à de brefs reportages, et les seules images que j'aie vues alors se trouvaient dans les journaux. Elles accompagnaient des articles évoquant les conditions pénibles de vie de *nos* combattants, nous transmettaient les photos de *nos* disparus et cherchaient à renforcer notre fibre patriotique en soulignant l'héroïsme des pères, des époux et des fils de chez nous se battant dans une Europe aux prises avec la tyrannie. Quelques femmes s'étaient engagées dans les forces armées, mais il me semble qu'elles suscitaient plus d'étonnement que d'admiration. Les infirmières, par contre, qui déployaient leurs compétences professionnelles et leur compassion auprès des blessés et des mourants, faisaient figure d'héroïnes. Les « marraînes de guerre » adoptaient un soldat, lui écrivaient des lettres et lui tricotaient des mitaines et des chaussettes pour lui soutenir le moral et le garder au chaud. Ici, les jeunes femmes célibataires et les épouses des soldats partis au front étaient encouragées à soutenir « l'effort de guerre ». En termes clairs, cela vou-

lait dire renoncer pour un temps — le temps fixé et délimité par les « intérêts supérieurs de la nation » — à leur rôle de « reine du foyer » pour aller en usine fabriquer des munitions, des bombes et des obus destinés à tuer les hommes, les femmes et les enfants de l'autre camp, pour assurer la victoire des alliés. À l'évidence même, il fallait en finir avec Hitler... Mais les bombes ont ceci de caractéristique qu'elles ne font pas la différence entre les tyrans, les combattants et les populations civiles, quand elles sont lâchées du ciel sur une ville ou un village. L'horreur des camps de concentration nazis, le calvaire des femmes obligées de s'y prostituer avant de passer à la chambre à gaz ; le sort des blondes Allemandes vouées de leur côté à servir à la fois de « repos du guerrier » aux officiers du Troisième Reich et de reproductrices de la race arienne appelée par Hitler à dominer le monde pour un règne de mille ans, tout cela je l'apprendrais plus tard.

Depuis, les conflits n'ont pas cessé de se multiplier, et la télévision nous a permis de les voir en direct. Et c'est peut-être cette immédiateté de l'image entrant dans l'intimité de nos foyers et le sentiment de proximité qu'elle crée par rap-

port à l'événement qui nous ont mieux que jamais révélé le rapport étroit, cruel et souvent ambigu que les femmes entretiennent avec la guerre.

Les femmes, doublement victimes en temps de guerre

Si, dans les guerres dites conventionnelles, j'entends ici en particulier celles qui se gagnent et se perdent sur un champ de bataille entre deux troupes ennemies s'affrontant l'arme au poing, les hommes apparaissent comme les premières victimes désignées, dans les conflits modernes, les missiles et les bombes tuent à l'aveugle, et cela, les psychologues vous le diront, tend à affaiblir les scrupules des combattants. Pesser sur un bouton pour raser toute une ville et les familles qui l'habitent provoque moins d'états d'âme, semble-t-il, que d'enfoncer une bayonnette dans le flanc d'un homme qui comprend qu'il va mourir de votre main, qui vous regarde, et dont les yeux révèlent plus de frayeur que de haine. Les femmes périssent aussi sous les bombes, alors qu'elles sont totalement désarmées.

De tout temps, le viol a été associé à la guerre. Le corps des femmes a toujours été considéré comme objet de rapine au même titre que le bétail, les réserves alimentaires et les petits ou grands trésors que se partagent les vainqueurs quand ils pénètrent dans les villes et les maisons des vaincus. Aussi loin que remonte la mémoire des peuples, les femmes de ces derniers sont apparues comme un butin auquel les premiers ont droit. La Bible

elle-même semble considérer ces violences comme allant de soi. Toutefois, nous avons vu les viols prendre sous nos yeux, ces dernières années, un caractère, hélas, encore plus répugnant. Au Kosovo et en Bosnie, pour ne citer que ces seuls exemples, ils n'étaient plus seulement le fait d'une poignée d'hommes en goguette, ivres d'alcool et de victoire, mais ils faisaient partie d'une stratégie de guerre. Non seulement violait-on filles et épouses sous les yeux des pères, des mères et des maris, leur réservant ainsi à toutes et à tous l'ultime humiliation, mais encore enlevait-on ces femmes pour les amener dans des bordels où elles seraient violées à répétition, jusqu'à ce qu'elles deviennent enceintes et portent en leur sein les enfants de leurs assaillants. Pour que la haine produise tout son fruit, il faut que la victime perpétue, à son corps défendant, la lignée de l'ennemi. Il faut que l'outrage laisse une trace indélébile et que la vie naissante, au lieu de susciter et d'entretenir la fierté, l'espérance et le désir de paix, ranime et attise la honte, le désespoir et la soif de vengeance.

La montée du terrorisme et des attentats-suicides a révélé un nouveau rapport des femmes à la guerre. Il n'a pas fallu, bien sûr et hélas, attendre notre époque pour apprendre que des femmes prenaient les armes et se battaient « comme des hommes ». Mais pour une Jeanne d'Arc que de Napoléons ! On les a vues cependant plus souvent s'activer dans la résistance ou la guérilla que sur la ligne de front. Les pays occupés ou divisés par des guerres civiles semblent un terreau

propice au déploiement d'un tel patriotisme « viril ». L'Espagne déchirée entre deux factions dans les années trente, la France sous l'occupation nazie dans la décennie suivante en sont des exemples connus. Et la Grèce, terre de grandes et terribles légendes, nous a laissé le souvenir des Amazones, représentées comme d'implacables guerrières. Mais que des filles de vingt ans décident de devenir des bombes humaines pour semer terreur et dévastation chez l'occupant, comme on a vu des Palestiniennes le faire ces dernières années, me paraît de nature à beaucoup nous inquiéter. Certains diront qu'on leur a lavé le cerveau, d'autres, que le machisme de leur société ne leur laisse à peu près rien à perdre, hors la vie. Mourir pour « la cause », et cela elles le savent, fera d'elles devant l'histoire les égales des hommes. On ne réfléchira jamais assez sur ce constat troublant : l'accès à l'égalité passe pour elles par l'auto-destruction.

Que disent les hommes et les femmes de la guerre ?

Les hommes et les femmes tiennent *habituellement* sur la guerre des discours fort différents. Toutes les généralisations sont dangereuses et trompeuses, et je veux ici m'en méfier. Tout le monde a entendu des anciens soldats décrire la peur qui les pétrifiait au moment de partir à l'assaut, l'horreur des combats, la mort des camarades et les cauchemars qui depuis troublent leurs nuits et menacent leur équilibre psychologique. Et c'est la gorge nouée qu'ils concluent que

la guerre est une saloperie, eux qui à vingt ans y étaient allés parce que conscrits, mais parfois, tout bêtement, "pour voir du pays" ou "pour l'aventure". Mais il faut savoir aussi que certains anciens militaires décrivent leurs expériences de guerre comme des moments d'exaltation, d'intense camaraderie dont les autres, et les femmes en particulier, ne peuvent avoir aucune idée... J'ai même entendu un garçon ayant fait le coup de fusil à Sarajevo parler de sa participation au combat comme des plus beaux moments de sa vie. Eh oui ! J'ai peine à imaginer une femme voyant la guerre sous ce jour-là.

Les femmes parlent peu de la guerre ; elles se taisent souvent pour ne pas crier. Crier leur misère quotidienne quand il faut, sous les bombes, aller quérir l'eau, chercher la farine pour cuire le pain, se débrouiller avec les moyens du bord quand le chaos est installé, prendre soin des vieillards, rassurer les enfants terrifiés et pour certaines, mettre au monde ceux qu'elles portent et qui leur paraissent déjà voués au malheur. Demain, elles accueilleront les rescapés, les éclopés, enterreront leurs morts et fleuriront leurs tombes. Et si leur honneur a été mis à mal, dans certaines sociétés à tout le moins, elles devront se taire pour n'être pas à jamais méprisées.

Dans les cérémonies officielles c'est à la mère d'un soldat mort au front qu'on demande de venir solennellement déposer une couronne au cénotaphe en présence des dignitaires. Si elle a perdu deux fils et un époux, cela fera encore

mieux l'affaire... *Stabat mater dolorosa*. Un président ou un premier ministre, des militaires et une mère. Jamais un père, allez donc savoir pourquoi. Parce que les femmes servent ici de caution peut-être à la folie des hommes. L'étonnant est qu'il s'en trouve une, bon an mal an, pour tenir ce rôle ambigu.

Des images qui me hanteront toujours

D'entrée de jeu, je l'ai dit, pour moi le rapport des femmes avec la guerre se décline d'abord en images. Les journaux, les magazines sont pleins de femmes en larmes, penchées sur des blessés ou des morts ou elles-mêmes fauchées par une bombe. La télévision nous donne à voir leur détresse et à entendre leurs sanglots. Devant la multiplicité de ces représentations on peut soit fermer les yeux, soit mettre le verrou sur ses émotions pour ne pas tout à fait désespérer de la nature humaine qui inflige aux femmes, aux hommes et aux enfants, depuis la nuit des temps, d'horribles carnages. Pour ma part, je tiens à retenir deux images, quitte à chasser de mon esprit toutes les autres. La première, je l'ai vue, longtemps après les événements, elle avait été saisie sur film par l'armée française pendant la guerre d'Algérie. Une femme, portant un enfant dans ses bras, se tenait debout à l'entrée de sa maison. Un soldat mettait en joue le petit et il s'affaissait dans les bras de sa mère qui elle restait debout, pétrifiée. Le militaire tournait les talons. Fondu sur image... Nausée.

Il y a quelques années, marchant avec

mon mari dans les rues de Berlin, j'ai vu sortir des gens à l'allure recueillie d'un lieu que j'avais pris pour un bâtiment quelconque, peut-être ai-je pensé à une église désaffectée. Poussés par la curiosité, nous sommes entrés. C'était une salle de moyenne dimension, aux murs et aux pavés de pierre grise. Au centre, un monument de bronze aux personnalités grandeur nature. Une femme assise à même le sol soutenait la tête d'un garçon de vingt ans dont le casque de soldat avait roulé par terre. Il n'y avait aucune inscription, aucune couronne, seulement le rappel muet d'une défaite pour laquelle j'avais prié et que j'avais, à dix ans, en mai 1945, célébrée dans l'action de grâce. C'était une *Pietà* qui, paradoxalement, me parlait du silence de Dieu.

« En ses jours justice fleurira
et grande paix jusqu'à la fin des
lunes;
il dominera de la mer à la mer,
du Fleuve jusqu'aux bouts de la
terre ».

(Psaume 72 (71), vv. 7-8)

LES GUERRIÈRES DE LA BIBLE

Léona Deschamps, *Houlda*

«**L**es guerrières de la Bible », voilà un titre qui peut paraître invraisemblable si l'on considère que dans les codes d'Israël comme dans ceux du Moyen-Orient ancien, la condition de la femme restait celle d'une mineure et son influence demeurerait surtout liée à sa fonction maternelle.

Alors comment y trouver des guerrières? Les femmes de la Bible sont présentes dans plusieurs récits mais leur rôle n'est pas toujours évident. Souvent, elles sont sans nom et quand elles sont nommées, elles demeurent à l'ombre de leur père, de leur mari ou de leur frère. Pourtant, l'Ancien Testament célèbre la mémoire de femmes qui ont joué un rôle en faveur du peuple et présente des guerrières qui ont agi à certains moments décisifs de l'histoire.

En Israël, chez les nomades, la guerre a d'abord l'allure d'une razzia (Gen 14, 1-16), mais avec l'entrée du peuple dans la Terre promise, des femmes s'expriment dans des guerres diversifiées. Rahab apparaît dans une guerre offensive sacrée pour la conquête du pays. Débora, Yaël et une femme de Tébèç se manifestent dans des guerres défensives contre des oppresseurs. Au temps de Saül et de David ainsi qu'après leur époque, Riçpa, Esther et Judith agissent dans des guerres de libération nationale.

Toutes les stratégies militaires : prendre l'ennemi par surprise, l'attirer hors de ses bases, l'intimider, l'attaquer indirectement ou directement s'effectuent en présence de Yahvé. La guerre s'achève par un traité de paix : avec la réduction

du vaincu en servitude et l'imposition d'un lourd tribut (2 R 18; 14,23-33). Avec David, s'instaure en Israël le partage du butin acquis à la guerre (1 Sam 30, 23-25). Au temps des prophètes, le peuple comprend que la guerre est un fléau et au Livre de Judith, Dieu devient un briseur de guerre (9, 7 et 16, 2). C'est dans ce contexte évolutif de la conception de la guerre que se sont manifestées : Rahab, Débora, Yaël, une femme de Tébèç, Riçpa, Esther et Judith.

Rahab

Au temps de Josué, Rahab vivait à Jéricho. Elle exerçait la prostitution dans une maison sise au sein de la muraille qui entourait la ville. En accueillant comme clients les deux espions envoyés par Josué et en les cachant, Rahab empêche le roi de Jéricho de les capturer. La prostituée trahit sa ville et rejoint la cause de Yahvé (Jos 2, 1-22). Dans la marche vers la Terre promise, grâce à la décision téméraire de cette femme, Jéricho devint une ville ouverte à l'armée de Josué menant une guerre offensive. Tout fut passé au fil de l'épée, tout fut pillé sauf la maison de Rahab qui se joignit au peuple d'Israël avec sa famille (Jos 6, 22-25).

Débora

Prophétesse et juge en Israël, Débora (femme de Lappidot) siégeait sous son palmier entre Rama et Béthel dans la montagne d'Éphraïm. Sous la pression des Cananéens qui s'efforcent de réduire le peuple en esclavage ou de le chasser du pays, les Israélites doivent se défendre de l'armée conduite par Sisera. Débora prend l'initiative de cette guerre défensive en ordonnant à Baraq, chef du clan de Neptali, de rassembler dix mille hommes pour le combat. Ce dernier accepte à la condition que la prophétesse l'accompagne. Au pied du Tabor, la bataille s'engage. Comme les chars de fer s'embourbent dans les marécages de Qishôn, Israël l'emporte et Sisera s'enfuit mais périt dans sa fuite par la main de Yaël, femme de Héber le Qénite (Jg 4, 4-21). Le magnifique cantique de Débora et de Baraq célèbre cette guerre sainte (Jg 5, 1-31) et demeure une garantie de paix pour Israël durant quarante ans.

Yaël

Quand Débora avait demandé à Baraq de lever une armée pour combattre les Cananéens qui opprimaient le peuple d'Israël, elle lui avait prédit que la victoire finale reviendrait à une femme : « Dans la voie où tu marches, l'honneur ne sera pas pour toi, car c'est entre les mains d'une femme que Yahvé livrera Sisera » le chef de l'armée ennemie (Jg 4,9). Après la mise en déroute de l'armée cananéenne, Yaël accueille Sisera dans sa tente et le cache sous un tapis après lui avoir servi du lait de chèvre.

C'est au cours du sommeil du chef de l'armée ennemie qu'elle plante le piquet de la tente dans la tempe du malheureux. Puis, elle le livre mort à Baraq parti à sa poursuite (Jg 4, 17). Dans le cantique de Débora et Baraq, Yaël est louée pour son habileté et son audace (Jg 5, 24).

Une femme de Tébèç

Le roi Abimélek marche sur Tébèç ville située au nord de Sichem. Il assiège et prend la ville... Au milieu de la ville, les hommes, les femmes et les notables se réfugient dans une tour fortifiée. Tandis que le roi Abimélek arrive à la porte de la tour pour y mettre le feu, une femme lui jette une meule de moulin sur la tête et lui brise le crâne. Ne voulant pas qu'on dise que « c'est une femme qui l'a tué », il demande à son écuyer de le transpercer (Jg 9, 50 ss). L'éclatante action de cette femme permit aux gens d'Israël de retourner chez eux après la victoire imprévisible de cette guerre défensive qui favorisa l'accomplissement de la promesse.

Riçpa

La conduite de Riçpa, femme pieuse et cousine de Saül, ébranle la justice royale qui met à mort des innocents dans les guerres de libération nationale. Cette femme, victime des conflits militaires, mérite l'attention car elle évoque aussi les nombreuses veuves bibliques, femmes oubliées en Israël. Pendant une période de famine, David accepte de venger les Gabonites que Saül avait massacrés. Il met à mort sept fils de la descendance du premier roi d'Israël. Parmi les

victimes de la vengeance de David, se trouvent deux fils de Riçpa. Cette dernière se tient auprès des cadavres jour et nuit. Elle pleure cette justice guerrière qui tue des fils innocents. David averti de l'attitude de Riçpa et touché de compassion, ordonne d'enterrer les suppliciés dans le tombeau de Qish, père de Saïl (2 S 21, 1-14).

Esther

Une orpheline juive élevée par Mardoquée, Esther, fut choisie pour paraître devant Assuérus, le roi perse, qui avait répudié la reine Vasthi. Belle et douce, le roi préfère cette jeune femme à toutes les autres et elle devient la nouvelle reine (2,1-19). Un jour, Aman, élevé en dignité, obtint du roi Assuérus l'autorisation d'exterminer tous les Juifs du royaume (3, 7-14). Esther apprend l'horrible complot d'Aman. Après avoir prié et jeûné, elle se présente au palais. Tandis qu'elle parle, elle s'évanouit et le roi, après la réanimation de la reine, lui promet la moitié du royaume. Mais cette dernière propose plutôt au roi de venir à son banquet accompagné d'Aman. Pendant le repas, elle révèle son identité et la menace qui pèse sur tout son peuple (4-7). Furieux, Assuérus fait pendre Aman au gibet préparé pour Mardoquée et délivre un décret de réhabilitation du peuple juif (8, 12ss). L'héroïque Esther a sauvé son peuple de l'extermination au risque de sa propre vie.

Judith

Une veuve de Manassé choisit d'intervenir pour sauver les gens privés d'eau

lors du siège de Béthulie par Holopherne commandant de l'armée assyrienne de Nabuchodonosor, une armée énorme et expérimentée. En effet, apprenant qu'Osias veut livrer Béthulie aux Assyriens, Judith lui demande de reprendre courage et de lui faire confiance (8,9-35). Pour vaincre Holopherne, elle met à contribution sa beauté de femme et l'éloquence de sa parole. Les soldats ennemis laissent passer cette visiteuse imprévue. À la tente somptueuse d'Holopherne, elle feint d'avoir fui Béthulie et demande son admission dans le camp. Holopherne accueille cette radieuse apparition et offre un banquet en son honneur, banquet qui se termine dans la torpeur et l'ivresse. La courageuse Judith se rend facilement à la tente du général où Holopherne dort d'un lourd sommeil d'ivrogne. Elle décroche le cimenterre, le décapite et ramène sa tête à Béthulie. L'armée assyrienne s'enfuit après la découverte du cadavre (10-13). Au milieu de tout Israël, Judith entonne un chant d'action de grâce au Dieu briseur de guerre, et durant trois mois, la population se livre à l'allégresse devant le Temple de Jérusalem. Judith devint célèbre et sa renommée grandit à Béthulie jusqu'à sa mort survenue à cent cinq ans (16,1-25).

Des guerres obligatoires commandées par Dieu, Israël est passé aux guerres de défense territoriale et nationale pour s'orienter vers la notion de paix au sens politique du terme : « Toute la communauté envoya des émissaires aux Benjaminites pour leur proposer la paix » (Jg 21,13). Avec Isaïe s'élève le rêve d'une

vision de paix universelle (2,4 et 11,69), le Messie attendu est dénommé «Prince de la paix» (9,6) et peu à peu, la paix s'avère un don de Dieu (26,12). Comme le Nouveau Testament présente Jésus, comme l'envoyé de Dieu annoncé, on n'y retrouve pas de récits évoquant l'action de femmes guerrières.

Quand l'auteure José Maria Vigil présente le Dieu de la guerre comme celui des intérêts propres (privilège, élection, pouvoir, bien-être, indifférence aux pauvres, connivence avec le système établi, liberté pour les forts) placés au-dessus de tout, nous avons l'idée du contexte de l'Ancienne Alliance. Quand elle parle du Dieu de la paix comme le Dieu de la justice et de la fraternité placés au-dessus de tout, au prix de la destruction de privilèges et d'intérêts particuliers comme au prix du don de soi, nous pensons à Jésus le véritable «Prince de la Paix» dans le Nouveau Testament.

Aujourd'hui, la paix est toujours en espérance sur la terre dite sainte car un conflit y perdure depuis cinquante ans entre Israéliens et Palestiniens. Même si le Shalom quotidien souhaite une paix en plénitude et une vie en harmonie, des femmes pleurent toujours leur mari ou leurs fils victimes de la guerre alors que d'autres vengent leur peine en s'impliquant totalement dans le conflit et en contribuant à le solutionner.

Quoi qu'il arrive, la résistance à la guerre devient espérance de la paix promise et paix acquise si l'on adapte l'application des divers mécanismes de résolution de conflits aux capacités huma-

nes de réconciliation et de miséricorde.

Ouvrages et textes consultés:

AYNARD, Laure, *La Bible au féminin, de l'ancienne tradition à un christianisme hellénisé*, Lectio divina 138. Paris, Cerf, 1990.

Bible de Jérusalem, Paris, Éditions du Cerf, 1974.

Dictionnaire encyclopédique de la Bible, Montréal, Iris, Diffusion inc., 1987.

DUMAIS, Monique. *Les femmes dans la Bible, Expériences et interpellations*, Montréal, Socabi, Éditions Pauline et Mediaspaul, 1985.

JAUBERT, Annie, «Les femmes dans l'histoire du Salut» dans *Les femmes dans l'écriture du Supplément à Vie chrétienne*, Toulouse, 1979.

KELEN, Jacqueline, *Les Femmes de la Bible*, Paris, Albin Michel, 1985.

OUELLET, Jeannine, « Les femmes dans l'Ancien Testament », *Revue Scriptura*, no 10 Montréal, 1992, p. 25-37.

PELLISTRANDI, Christine, « Des femmes ancêtres du Messie », *Croire aujourd'hui*, no 181, Paris, 1987, pp 90-102

VIGIL, José Maria, « Le Dieu de la guerre et le Dieu de la paix », *Concilium* 290, Fribourg 2001, pp 103-111.

Vocabulaire de Théologie biblique, Paris, Éditions du Cerf, 1071.



LES FEMMES EN TEMPS DE GUERRE DANS LE THÉÂTRE GREC

Monique Dumais, *Houlida*

Elles viennent de loin, elles sont toujours parmi nous. De façon étonnante, le théâtre grec est très présent dans le monde d'aujourd'hui. Et je me laisse attirer par ces spectacles qui nous situent en face des mythes, des histoires les plus fondamentales et les plus anciennes de l'humanité.

Je débute en vous faisant part de mon carnet de bord concernant ma participation à des représentations de pièces grecques. Le jour fatidique du 11 septembre 2001, en mon quatrième mois de retraite de l'Université du Québec à Rimouski (UQAR), je me rendais à Montréal pour assister à l'*Orestie* d'Eschyle, jouée au Théâtre du Nouveau-Monde (TNM) par une troupe française dirigée par Paul Levantau.

Le 6 février 2002, j'étais à Québec au Théâtre du Trident qui offrait *Antigone* d'Euripide.

Le 15 août 2003, j'avais le bonheur de voir jouer *Les Troyennes* d'Euripide dans le merveilleux amphithéâtre naturel de Saint-Mathieu-du-Parc (près de Shawinigan), avec une mise en scène de Jacques Crête.

Le 27 novembre 2003, au Grand Théâtre à Québec, c'était *Œdipe à Colone* de Sophocle qui m'a touchée, avec la mise en scène du regretté Jean-Pierre Ronfard selon la traduction de Marie Cardinal, elle aussi décédée.

Je m'arrêterai surtout à la pièce *Les Troyennes* qui me paraît être très significative pour mon propos.

Ce drame nous place dans un lamenta-

ble contexte d'après-guerre où les femmes sont les victimes ultimes de cette ville de Troie qui « n'est plus à présent qu'une ruine fumante, que la lance argienne a détruite et pillée » (vv.8-9). Et là encore, je constate que même dans les tragédies grecques, la liberté humaine est mise en échec.

Ce sont les dieux et les déesses qui décident du sort qu'ils réservent aux humains –simples marionnettes sous leur entière domination. En voici un exemple figurant au tout début de *Les Troyennes*:

Athéna

Réponds d'abord à ma demande: seras-tu de moitié dans mes plans, afin d'accomplir avec moi ce que je veux?

Posidon

Certes, mais il me faut connaître ton propos.

Viens-tu servir les Grecs ou les Phrygiens?

Athéna

Ceux-ci étaient mes ennemis: je veux les réjouir en apprêtant aux Grecs un pénible retour! (vv.61-66)

[...]

Athéna

Quand ils navigueront de Troie vers
leurs demeures,
Oui, Zeus leur enverra pluie et grêle en
rafales,
et les nuages noirs des ouragans.
Il me promet de me prêter sa foudre
pour frapper les Grecs, incendier leurs
vaisseaux.
Et quant à toi, dans ton domaine sur leur
route égéenne,
tiens prêts pour eux tourbillons et tem-
pêtes;
que les falaises creuses de l'Eubée
soient pleines de cadavres,
et que les Grecs apprennent désormais
à respecter mes temples, à craindre tous
les dieux. (vv. 77-86)

Voilà une illustration éloquente que ce
sont les dieux et les déesses qui détermi-
nent le destin des humains, que la fatali-
té a le dernier mot sur le vécu. L'espoir,
l'espérance ne sont définitivement pas à
l'ordre du jour.

Hécube, reine de Troie, exprime le mal-
heureux sort qui afflige son peuple.

Hécube

Debout, infortunée, lève ta tête abîmée
sur le sol,
redresse ta nuque. Il n'est plus ici ni de
Troie,
ni de reine de Troie. La fortune a chan-
gé, résigne-toi.
Livre-toi au courant, livre-toi au destin,
sans vouloir redresser ta barque,
qui dérive au fil des hasards!
Hélas, hélas! nul malheur ne m'est épar-
gné.
Patrie, enfants, j'ai tout perdu. (vv. 99-

106)

Les femmes sont définitivement livrées
à la domination des hommes qui déci-
dent de leur sort. Hécube pleure le sort
de ses filles. La pauvre Cassandre, qui
est en plein délire, sera donnée comme
esclave ou épouse ? au roi Agamemnon.
Polyxène, «destinée à servir le sépulcre
d'Achille, sera égorgée sur sa tombe.
Hécube est elle-même réservée au roi
d'Ithaque, Ulysse. Elle crie son déses-
poir:

Hécube

O désespoir! Meurtris ta tête rasée,
de tes ongles déchire tes joues!
C'en est trop! Cet impur, ce perfide,
mon maître?
Ennemi du vrai, vipère sans loi,
il court d'un camp à l'autre
et partout calomnie et partout met la
brouille.
Pleurez sur moi, Troyennes.
Ce dernier coup m'achève. Tout est fini
pour moi.
Le sort n'aurait pu m'être plus funeste.
(279-289)

Andromaque, veuve d'Hector, fils d' Hécube,
apprend que son fils Astyanax sera tué
par les Grecs. Le héraut grec Talthybios
prévient Andromaque de ne rien entre-
prendre pour changer quelque chose au
sort fatal.

Talthybios

Ta ville est détruite, ton mari est mort,
tu es prisonnière.
Pour nous, une femme qui lutte seule
ce n'est rien. Dès lors, renonce à te dé-
battre,
à rien faire d'indigne ou qu'on puisse

blâmer. (vv. 730-734)

Tous les efforts des femmes sont vains. En finale, Troie est en flammes, les femmes doivent embarquer sur les bateaux des Grecs qui les emmènent en esclavage, comme butins de guerre! Hécube, dans un dernier adieu, se jette à terre et frappe le sol de ses mains; c'est l'appel de la mère dépossédée de ses enfants.

Hécube

O terre qui nourris mes enfants!
O mes enfants morts, écoutez, entendez!
Reconnaissez la voix de votre mère. (vv. 1302-1305)

Le drame des Troyennes n'est pas unique, il ne cesse de se répéter et de se répercuter à travers les siècles, au milieu des conflits et des guerres de tous genres. La détresse est sans nom et inacceptable.

Pour terminer, voici quelques références à un ouvrage fort pertinent : *Façons tragiques de tuer une femme* (Paris, Ha-

chette, textes du XXe siècle, 1992), où la chercheuse Nicole Loraux a scruté dans les textes des tragédies de la Grèce antique «ces morts mises en mots» (p. 12). Elle constate que dans le jeu grec, les femmes ne meurent pas sur scène: «une sortie silencieuse, un chant du chœur et puis l'annonce par un messager que, loin de la vue, la femme s'est tuée» (p. 48). «On ne voit pas la mort d'une femme mais seulement une femme morte» (p. 49). «Et c'est par des hommes que les femmes meurent, pour des hommes qu'elles se tuent le plus souvent» (p. 51).

Vierges sacrifiées pour la réussite d'une guerre comme *Iphigénie*, femmes qui se suicident comme *Antigone* plutôt que de mourir de la main de Créon. Dans toutes ces morts qui hantent les pièces grecques, la gloire est réservée aux hommes, elle est virile. Alors, serons-nous étonnées d'apprendre que «la gloire des femmes est de n'en pas avoir.» (p. 27)

«Alors qu'il est impossible de passer sous silence les guerres qui font rage sur tous les continents, nous avons choisi de parler d'espoir. Les femmes et la paix, ce sont d'abord des textes éclairants sur les conflits armés qui bouleversent la vie de femmes, d'enfants et d'hommes d'une société civile jamais consultée. Pourtant, celles qui subissent la violence sont désormais à la base de la reconstruction de la paix. Ce sont les femmes qui, les premières, font la paix.»

(*Agenda des femmes 2004*, Éditions du remue-ménage, page d'introduction).

D'ANNE ET DE ZLATA

Mise en scène alternée du vécu de deux jeunes femmes en période de guerre

Francine Dumais, *Houlda*

J'ai choisi de comparer les journaux intimes d'Anne Frank et de Zlata Filipovic d'abord parce qu'ils figuraient dans ma bibliothèque depuis plusieurs années sans qu'il me vienne à l'idée de faire un rapprochement entre les deux jusqu'au jour où *L'autre Parole* choisit de consacrer l'un des numéros de sa revue aux répercussions de la guerre et de la paix sur la vie des femmes.

En réfléchissant, j'ai reconnu certaines similitudes entre ces deux femmes : l'âge et le sexe (journaux tenus par deux adolescentes), le continent (deux Européennes), le moment historique (durant une guerre à visée génocidaire : Juifs, Bosniaques), le siècle (le 20^e siècle), le niveau d'éducation (plutôt élevé chez ces jeunes filles avec accent sur les arts et les langues européennes). Elles écrivent avec sensibilité et décrivent bien ce qui se passe autour d'elles.

Présentation des auteures

Anne Frank, née le 12 juin 1929, à Francfort-sur-le-Main, Allemagne, a une sœur aînée nommée Margot. En 1933, ses parents, juifs plutôt libéraux, doivent émigrer en Hollande pour échapper au nazisme montant. Dans son journal du 20 juin 1942, elle retrace rapidement ses origines et note : « Mon père fut nommé directeur de la Travies N. V., firme associée avec Kolen et Co à Amsterdam. Le même immeuble hébergeait les deux sociétés dont mon père était actionnaire. » Donc le père travaille pour une entreprise commerciale et la mère s'occupe

du foyer et des enfants.

Zlata Filipovic, née le 3 décembre 1980, à Sarajevo (capitale de la Bosnie-Herzégovine), Yougoslavie, est fille unique. Ses parents, de confession musulmane et nés aussi à Sarajevo, vivent et s'habillent à l'européenne. Dans sa généalogie, on rencontre des ancêtres tant croates que serbes ce qui porte Zlata à ne revendiquer aucune préférence ethnique.

Ses parents, un père avocat à son compte et une mère chimiste à l'usine locale des eaux, ne quittent pas leur ville quand les hostilités débutent. Ils peuvent continuer leur métier respectif épisodiquement mais très difficilement.

Début des journaux

Le dimanche 14 juin 1942, deux jours après sa fête, Anne entame son journal qu'elle reçoit parmi ses cadeaux d'anniversaire. À treize ans, c'est déjà une adolescente qui découvre les premiers émois amoureux et qui développe son identité personnelle vis-à-vis de ses parents et de son entourage. Issus d'un milieu très aisé en Allemagne, ses parents

s'intéressent aux arts et lui donnent une éducation privilégiée en Hollande : école maternelle Montessori, cours de piano, fréquentation du lycée.

Le journal de Zlata s'ouvre *le lundi 2 septembre 1991* en début d'année scolaire, après un long été chaud. À dix ans, Zlata est encore une pré-adolescente mais à l'esprit vif tout comme Anne. À trois ans, selon la tradition locale, son grand-père lui apprend à lire avant son entrée à l'école et, avec sa grand-mère, il l'initie à la littérature. C'est en partie grâce à eux que Zlata manifeste dans son journal un style sophistiqué et un vocabulaire riche pour son âge. De plus, elle suit des cours de solfège et de piano.

Multilinguisme européen

Dans ses cours, Zlata apprend l'anglais à part le serbo-croate. Elle connaît aussi des expressions françaises et italiennes, et peut-être davantage.

Anne suit des cours par correspondance à l'Annexe (lieu où les Frank se cachent des Nazis), pratique son français mais lit et parle couramment l'allemand comme le néerlandais. Elle comprend très bien l'anglais car elle écoute, avec ses congénères de l'Annexe, les nouvelles anglaises à la radio du soir.

La vie avant le confinement

Anne mène une vie très sociale quoique limitée par les mesures discriminatoires imposées en 1940 aux gens d'origine juive. Ainsi, il est interdit à tout juif, de conduire un vélo ou une voiture et d'emprunter le tramway. De plus, les juifs

sont astreints au couvre-feu après huit heures du soir. Comme sport, elle pratique le ping-pong (sport permis alors que le tennis et le hockey sont interdits aux juifs). Enfin en 1941, Anne doit quitter son lycée pour un lycée réservé aux juifs. Puis, après une convocation des SS, reçue le dimanche après-midi, le 5 juillet '42, Anne et sa famille quittent leur demeure à pied, avec quelques bagages, dès le lendemain matin à 5h30. Leur « disparition » programmée a eu lieu dix jours plus tôt que prévu par ses parents car leurs principaux effets avaient été déménagés discrètement, dans leur cachette depuis plus d'un an, sans qu'Anne s'en aperçoive.

Avant le début des hostilités, Zlata fréquente son école, ses amies, se rend à leur vieille et magnifique propriété familiale, la Crnotica, située à une dizaine de kilomètres de Sarajevo. Ses compatriotes connaissent une vie normale à l'inverse d'Anne et des siens. Puis un vendredi, le 18 octobre '91, elle trouve son père en uniforme de policier, qui doit rejoindre son unité de réserve pour deux jours. Zlata et sa mère pleurent d'inquiétude dans les bras l'une de l'autre. Le 22 octobre, le lendemain du retour de son père, elle apprend que son père devra monter la garde durant dix heures par jour, tous les deux jours. C'est alors qu'elle parle pour la première fois de la politique avec effroi : « Tout ça, c'est de la politique, et la politique, moi, je n'y comprends rien. Après la Slovénie et la Croatie, le vent de la guerre va-t-il souffler sur la Bosnie-Herzégovine? Non, ce n'est pas possible. »

La vie confinée

Côté positif : Anne ressent d'abord un sentiment réconfortant de cohésion. Ainsi s'exprime-t-elle à l'arrivée d'autres juifs, le couple Van Daan et leur fils, le 14 août '42 : « Les trois premiers jours, nous avons pris tous les repas ensemble dans une atmosphère de cordialité. Après ces trois jours, nous savions que, tous, nous étions une seule grande famille. »

Zlata, elle, n'a pas à quitter son foyer sauf pour la cave des voisins lors des bombardements. Sa famille ne doit donc pas emménager avec d'autres gens. Toutefois, en s'extasiant devant le charme d'une petite chatte rousse, baptisée CICI, qu'un voisin leur a apportée, elle nous révèle que sa famille s'était déjà agrandie avec les voisins : « Elle est vraiment mignonne. Elle a une tête superbe. Tout le monde l'adore, et elle s'habitue lentement à nous. Oui, Nedo a vraiment fait une bonne action. Comme ça, la grande famille que nous formons avec les voisins compte un membre de plus. »

Côté négatif : Mais ce n'est pas toujours facile de se côtoyer tous les jours. Le 30 *Janeiro* '43, Anne écrit sa vexation d'être critiquée constamment par ses compagnons et compagnes d'infortune : « Je ne peux plus parler sans que l'on me trouve affectée, ni me taire sans être ridicule, je suis traitée d'insolente quand je réponds, de rusée quand j'ai une bonne idée, de paresseuse quand je suis fatiguée, d'égoïste quand je prends une bouchée de trop, de stupide, de lâche, de calculatrice, etc. etc. »

Zlata n'étant pas dans les mêmes condi-

tions, voit plutôt combien ses parents souffrent de cette guerre. Le 28 décembre '92, elle note combien ses parents ont maigri et vieilli prématurément : « Ils ne ressemblent plus à mon père et à ma mère. Est-ce que tout ça va s'arrêter un jour, nos souffrances vont-elles bientôt prendre fin pour que mes parents redeviennent ce qu'ils étaient - des gens joyeux, souriants, élégants? »

Sentiment partagé d'un manque d'air pur et de soleil : Anne, enfermée strictement dans l'Annexe et Zlata, chez elle, ne peuvent sortir et bouger dehors, sauf dans la cour intérieure pour Zlata. Anne et les siens doivent être silencieux et invisibles même pour les travailleurs de l'entreprise jointe à l'Annexe.

Quant à Zlata, elle ne peut marcher dans la rue, sauf à quelques centaines de mètres de chez elle, à cause des snipers (tireurs embusqués), cachés dans les collines entourant Sarajevo. Toutes deux déplorent avec colère leur enfance étouffée par ce confinement obligé dans une prison sans barreaux ni géoliers.

Issue différente de leur confinement :

Le Journal d'Anne se termine le 1er août 1944 sans laisser préfigurer l'irruption soudaine de la Feld-Polizei qui expédia Anne et ses colocataires au camp de concentration. Anne mourut à Bergen-Belsen en mars 1945, neuf mois après son arrestation, soit deux mois avant la libération de la Hollande. Miep et Elli, non-juifs qui les ravitaillaient en nourriture, livres ou vêtements, trouvèrent *le Journal d'Anne* parmi les vieux livres,

revues et journaux jetés pêle-mêle sur le plancher de l'Annexe par la Gestapo venue y faire des fouilles. Son journal a été publié presque intégralement sauf quelques passages non intéressants pour le public, écrit l'éditeur. De tous les habitants de l'Annexe, seul le père d'Anne a survécu.

Zlata, elle, apprend le 21 octobre '92 par Maja, l'assistante de sa professeure, qu'on cherche un journal d'enfant (de guerre) pour publication et lui offre de publier le sien à l'occasion de la semaine de l'UNICEF. C'est ainsi que depuis le 17 juillet '93, Zlata attire l'attention des journalistes espagnols, français, américains, anglais et canadiens. On la compare déjà à Anne Frank qu'elle connaissait aussi par son journal. Le 19 octobre '93, c'est Alexandra Boulat, photographe à Sipa Press, qui entre à Paris avec son journal pour le faire tra-

duire et éditer. En décembre 1993, Zlata quitte Sarajevo avec ses parents. Présentement elle occuperait son temps libre à travailler pour la paix entre les peuples. Elle a beaucoup insisté, lors du lancement des rapports de l'UNICEF, sur l'impact des conflits armés sur les enfants. De plus, elle a fait partie du jury international de l'UNESCO pour l'attribution des prix de littérature jeunesse au nom de la tolérance. En 2001, Zlata étudiait en Sciences humaines au St. John's College d'Oxford.

Bibliographie :

Journal d'Anne Frank, Ed. Calmann-Lévy, coll. Le Livre de poche, 1950, 1958, 275 p.

FILIPOVIC, Zlata, Le journal de Zlata, Ed. Robert Laffont, Coll. Fixot, déc. 1993, 216 p.

Un message de paix et de convivialité pour le Liban

«Parcourir des icônes du Liban fait partie du déchiffrement d'histoires passées caractérisées par la rencontre de diverses cultures et spiritualités; un itinéraire qui tente de répondre à un souci permanent: celui de prouver que le Liban, comme exception levantine et comme message de convivialité, n'est pas un rêve brisé ou une utopie, mais qu'il est possible.»

(Pamela Chrabieh, « Icônes du Liban ». *Au carrefour du dialogue des cultures*, Outremont, Carte Blanche, 2003, p. 46.)

LES FEMMES ET LA CULTURE DE LA PAIX

Monique Dumais, *Houlida*

Peut-on affirmer que les femmes sont inconditionnellement du côté de la paix et non de celui de la guerre? Il est difficile de répondre d'une façon absolue à cette question, car nos rapports à la violence, à la vengeance sont complexes, nos pulsions de mort toujours actives, comme le signale Madeleine Gagnon.

Et pourtant, nous nous voyons comme artisanes de paix

Après les guerres qui détruisent tout, nous nous voyons « à la base de la reconstruction de la paix, Ce sont les femmes qui, les premières, font la paix ». (Les éditrices, *Agenda*).

Alors que dans les affrontements violents, les grandes têtes d'affiche : George W. Bush, Saddam Hussein, Ben Laden et autres sont des hommes, les premières victimes, sont toujours des femmes avec leurs enfants qui subissent la cruauté des viols, la fuite en exil, et combien d'autres malheurs, sans parler de l'obligation faite aux femmes, dans certains pays islamistes, de se voiler ou de revêtir la burqa au quotidien.

Malgré tout, « les femmes sont en première ligne lorsqu'il s'agit de reconstruire socialement, économiquement et politiquement leurs pays et leurs sociétés, elles sont à la base d'initiatives de paix. Elles construisent des écoles, accueillent les orphelins, mettent sur pied des cuisines collectives et des assemblées de quartier, offrent des services juridiques, des soins de santé et de soutien psychologique à tous ceux et celles qui

ont vécu le traumatisme de guerres si longues, si dévastatrices.» (France-Isabelle Langlois, «Au nom de la paix et des femmes», *Agenda 2004*).

Il m'apparaît important de montrer comment notre époque en arrive à la culture de la paix. C'est paradoxal d'affirmer que nous œuvrons pour la paix alors que tant de guerres, de rébellions armées éclatent et demeurent toujours en ébullition sur notre planète. Et pourtant, nous avons constaté combien de ralliements s'organisent pour contrer ces guerres. Au début de 2003, quand le président Bush annonçait la déclaration imminente d'une guerre contre l'Irak, deux grandes manifestations ont eu lieu à travers le monde dans l'espoir d'éviter cette guerre. Si ces manifestations n'ont pas obtenu le résultat désiré, elles ont cependant montré par leur ampleur qu'une immense majorité de personnes étaient contre cette guerre absurde et contre toute guerre. Lors de ces coalitions soutenues par des groupes, un climat de solidarité s'est instauré peu à peu et les désirs de réconciliation, de vie harmonieuse se sont exprimés de plus en plus clairement. Les femmes comme les hommes présents à ces manifestations se sont faits les porte-

parole de la société civile.

Le Québec, un lieu de solidarité pour les femmes

Yasmina Chouakri, impliquée dans le mouvement des femmes depuis plusieurs années comme militante et chercheure, écrit dans *l'Agenda 2004* que «la lutte pour la paix a toujours été un axe de revendication important et que les Québécoises se sont souvent mobilisées contre un certain nombre de conflits armés dans le monde». Elle signale que les femmes issues des minorités ethnoculturelles et visibles, en majorité immigrantes, se sentent particulièrement engagées dans la lutte pour la paix. «Elles trouvent un écho des plus favorables dans l'ensemble du mouvement des femmes au Québec qu'il s'agisse de centres de femmes, d'organisations nationales comme la Fédération des femmes du Québec ou d'organisations internationales comme la Marche mondiale des femmes.» En effet, pour les femmes «immigrantes, parainées, réfugiées, sans statut, noires,

arabes, etc., la mobilisation pour la paix reste [...] une priorité constante». De nombreux rassemblements et vigiles sont organisés pour la paix avec ou pour le mouvement des femmes dans son ensemble. Citons en autres les rassemblements hebdomadaires pour la paix organisés notamment par «Femmes en noir» pour un règlement négocié du conflit israélo-palestinien, un «comité de solidarité avec les femmes afghanes», et plus récemment en 2003, le comité de coordination et d'action des femmes de diverses origines pour le 8 mars, le Comité permanent des femmes des communautés culturelles de la Fédération des femmes du Québec.

On peut légitimement affirmer que la paix est une priorité d'action pour les femmes. Et pour que la paix, la solidarité s'affirment et se construisent, nous gardons l'espoir que les femmes ne soient plus absentes dans les négociations de paix.

«L'écriture, au sens où l'entendait Elias Canetti dans *La conscience des mots*, se résumerait en trois aptitudes: le don de la compassion, celui de la métamorphose et celui, oh! combien plus difficile à comprendre mais que nous avons éprouvé quotidiennement au cours de nos pérégrinations, de la capacité, face aux forces de la mort et au néant, d'opposer la vie même et de la recréer.»

(Madeleine Gagnon dans *Spirale*, no 190, mai-juin 2003, p.11.)

LES FEMMES ET LE PRIX NOBEL DE LA PAIX

Monique Dumais, *Houlda*

Parmi les femmes qui se sont hardiment opposées à la guerre, il convient de présenter quatre d'entre elles qui ont été honorées du prix Nobel de la Paix.

Prix Nobel de la paix 1979 : Mère Teresa de Calcutta

Agnès Gonxha Bojaxhiu, connue sous le nom de Mère Teresa, est née le 26 août 1910 et a grandi à Skopje actuellement capitale de la République de Macédoine, en Yougoslavie. Sa famille appartenait à la communauté albanaise de la ville. En 1928, elle quitte son village natal et se rend en Irlande pour entrer à l'Institut de la Vierge Marie, désigné sous le nom des Sœurs de Lorette. Ces sœurs travaillaient comme missionnaires en Inde. Là, Agnès reçoit le nom de sœur Mary Teresa, en l'honneur de sainte Thérèse de Lisieux. En décembre, elle part pour l'Inde et arrive à Calcutta le 6 janvier 1929. Elle fait des études pour devenir enseignante. En 1935, elle décrit ainsi son travail: «En plus de l'école, je dois m'occuper de nombreux malades et aider dix sœurs à leurs études, sans parler des examens universitaires. Comme si cela n'était pas suffisant, on m'a encore chargée de l'école Sainte-Thérèse, également sise à Calcutta.»

En 1946, alors qu'elle se rendait en train à Darjeeling, pour y faire sa retraite annuelle, Teresa entend un autre appel, qu'elle reçoit comme «une vocation intérieure à sa vocation». L'appel lui demandait de quitter le couvent pour aider

les pauvres en vivant avec eux. Après plusieurs péripéties, soeur Teresa reçoit de Rome, le 12 avril 1948, la permission de quitter sa congrégation. En 1949, elle accueille la première sœur de la nouvelle congrégation de Sœurs de la Charité. D'autres femmes se joignent à elles pour se mettre au service des plus pauvres parmi les pauvres, les malades, les lépreux qu'elles sortent de la rue pour leur donner un lieu décent afin qu'ils puissent mourir comme des êtres humains. Le 7 octobre 1950, la nouvelle congrégation des Missionnaires de la Charité était officiellement établie dans l'Archidiocèse de Calcutta. Dès le début des années 60, Mère Teresa commence à envoyer des sœurs dans d'autres régions de l'Inde. En février 1965, avec l'approbation du Pape Paul VI, elle ouvre une maison au Venezuela. D'autres fondations suivent à Rome et en Tanzanie et finalement, sur tous les continents. À partir de 1980, des maisons s'ouvrent dans l'ancienne Union Soviétique, en Albanie, à Cuba et dans presque tous les pays communistes.

En apprenant qu'elle est choisie pour le prix Nobel de la paix, mère Teresa déclare: «Je n'en suis personnellement pas digne. Je l'accepterai au nom de tous les pauvres, car je pense qu'en me remettant ce prix le comité n'a fait que reconnaître

l'existence des pauvres dans le monde. Mais qu'est-ce que cela? Une goutte dans l'océan de la souffrance!...» (Lush Gjergji, *Une vie. Mère Teresa*, Paris/Montréal, Cerf/Éditions Paulines, 1985, p. 136)

Mère Teresa est décédée à Calcutta, le 5 septembre 1997. L'Église universelle a reconnu la dimension exemplaire de sa vie et le pape Jean-Paul II l'a béatifiée le 19 octobre 2003.

Voir le site: http://www.vatican.va/news_services/liturgy/saints/ns_lit_doc_20031019_index_madre-teresa_fr.html

Prix Nobel de la paix 1991 : Aung San Suu Kyi

Fille du leader de la libération Aung San (assassiné en 1947), Suu Kyi est née à Rangoon en 1945, juste avant que la Birmanie ne se libère de la tutelle colonisatrice de la Grande-Bretagne. Sa mère est diplomate et Suu Kyi est élevée en Inde et en Grande-Bretagne. Elle fait des études de philosophie, d'économie et de sciences politiques à Oxford. Elle poursuit une carrière académique jusqu'à ce qu'elle rentre en Birmanie, en 1988, pour soigner sa mère malade. En juillet 1988, le général Ne Win, à la tête d'une junte militaire depuis 1962, est obligé de démissionner. Les troubles qui suivent cet événement sont brutalement réprimés par l'armée. Influencée par la philosophie et les idées du Mahatma Gandhi et de Martin Luther King, Suu Kyi et ses amis politiques fondent, en 1988, la Ligue nationale pour la démocratie (LND).

Son engagement, non violent, en faveur de la mise en place d'un régime démocratique lui vaut un grand succès auprès de la population. Ce succès va amener, en 1989, la junte militaire au pouvoir à assigner Suu Kyi à domicile afin de diminuer son influence. Mais cette mesure ne va pas empêcher la LND de remporter presque 80% des sièges lors des élections de 1990. Les militaires au pouvoir vont refuser le résultat démocratique sorti des urnes et vont au contraire augmenter la répression et les persécutions vis-à-vis de l'opposition et des minorités ethniques. Malgré cela, Suu Kyi, appelée «la Dame», continue de résister.

Recueilli sur le site internet <http://www.nobel-paix.ch/bio/aung.htm>

Prix Nobel de la Paix 1992 : Rigoberta Menchu Tum

Née en 1959 sur les hauts plateaux du Guatemala, dans le village de Chimel, Rigoberta Menchu est une maya quiché qui n'a pas reçu d'éducation formelle et qui n'a appris l'espagnol qu'à l'âge de vingt ans. Mais elle ne tarde pas à se faire la porte-parole des Indiens opprimés de son pays : 22 nations indigènes représentant 65% de la population, victimes d'une politique militaire de génocide. Dès 1981, elle doit s'exiler au Mexique après que ses parents et un de ses frères eurent été tués pendant la répression menée par le gouvernement et les groupes paramilitaires.

Deux ans plus tard, elle connaîtra un succès international avec la publication de son premier livre, *Yo Rigoberta Men-*

chu, publié chez Gallimard, en 1983 et traduit en 11 langues. Ce livre raconte son enfance difficile dans la pauvreté d'un village rural, puis comme servante dans la capitale guatémaltèque. Elle y dépeint toute l'horreur des tortures et les meurtres des membres de sa famille. Un récit malheureusement toujours d'actualité, qui sert de métaphore pour exprimer ce que doivent subir une grande majorité d'indigènes en Amérique centrale, et plus particulièrement au Guatemala. Dans les années 80, elle milita activement dans un groupe de défense des droits humains au Mexique, et s'employa à exercer des pressions sur son gouvernement en donnant de nombreuses conférences aux États-Unis et en Europe. Mais elle demeura relativement marginalisée, au même titre que le conflit du Guatemala, qui n'attirait pas l'attention des pays occidentaux, malgré l'horreur évidente de ce tragique conflit dont les Mayas furent les principales victimes.

En 1990, elle a reçu le Prix UNESCO pour l'Éducation de la Paix. La Fondation Menchu Tum qui travaille à la promotion de la culture de la paix chez les peuples indigènes a contribué à promouvoir la Décade Internationale des Peuples indigènes. À trente-trois ans, Rigoberta Menchu devient la plus jeune lauréate du prix Nobel de la paix.

Voir http://www.abc-latina.com/personnalites/rigoberta_menchu.htm

Prix Nobel de la paix 2003 : Shirin Ebadi

Le 10 décembre 2003, Shirin Ebadi, mu-

sulmane hostile au foulard et avocate des droits de l'homme, recevait à Stockholm le prix Nobel de la Paix. «Première musulmane à être distinguée dans l'histoire plus que centenaire de la prestigieuse récompense, la distinction lui a été décernée hier pour ses efforts en faveur de la démocratie et des droits de l'homme.» (*Le Devoir*, 11-12 octobre 2003) Elle a notamment lutté pour les droits des femmes et des enfants dans un pays musulman et islamiste. Avocate et enseignante à l'université de Téhéran, elle a été la première femme à devenir juge en Iran, en 1974. Peu après la révolution islamique de 1979, elle s'était vue contrainte de quitter son poste - les ayatollahs ayant jugé les femmes trop émotives et irrationnelles pour diriger un tribunal. Elle a alors rejoint le cabinet d'un grand avocat de Téhéran, Karim Lahidji, aujourd'hui réfugié à Paris, où il préside la section iranienne de la Fédération internationale des droits de l'homme (FIDH). Elle a pris une part importante à la réforme du droit de la famille, s'est prononcé sur le divorce et les successions et a dirigé le combat pour la reconnaissance du statut des femmes, dont la vie, en vertu de la loi islamique, ne vaut que la moitié de celle d'un homme.

Comme avocate, elle a défendu les journalistes et les étudiants emprisonnés. Son engagement lui a valu plusieurs séjours dans les geôles du régime et même d'être placée en isolement total à la terrible prison d'Evine en 1999.

Un analyste iranien, Ahmad Salamatian, a souligné en ces termes la portée du

choix de Shirin Ebadi: «Le Comité Nobel a reconnu que le passage à la démocratie dans le monde musulman passait par la femme». «C'est un excellent choix: pour l'Iran, les femmes, le monde musulman et même le prix Nobel, qui montre ainsi son universalité.»

Voir l'article de Jean-Pierre Perrin dans *Libération*, transmis dans *Le Devoir* du 11-12 octobre 2003

Prix Nobel de la paix 2005 ?

La paix: une force de solidarité pour les femmes du monde

Quand on considère le travail des femmes dans le monde, on constate facilement que les femmes recherchent ce qui favorise la paix dans leur propre milieu et entre les nations partout dans le monde. Elles sentent, ressentent la souffrance des humains blessés, leur propre souffrance devant le manque d'eau, de nourriture, d'abri. Elles veulent changer ce monde où tant de joies sont ensevelies, tant d'espoirs détruits. La vie trépassée et se perd aussitôt.

C'est pourquoi il est suggéré que le prix Nobel de la paix de 2005 soit attribué à 1000 femmes. Voici la proposition: « Des millions de femmes s'engagent quotidiennement pour promouvoir la paix. Elles prennent soin des survivants, favorisent la reconstruction et créent une nouvelle culture de la paix. En leur nom, nous comptons permettre à 1000 femmes de recevoir le prix Nobel de la paix de 2005. Cet honneur politique doit montrer que leur travail est précieux et exemplaire. »

Comme leur travail en faveur de la paix

va de soi et qu'il est le plus souvent peu spectaculaire, il n'est pas reconnu, encore moins honoré.

Le prix Nobel de la paix a été accordé pour la première fois en 1901. Depuis ce sont surtout des hommes qui l'ont reçu. Dans les négociations visant à instaurer la paix, ce sont bien davantage des «princes de la guerre» que des «reines de la paix» qui définissent de nouvelles structures politiques, la reconstruction et les conditions nécessaires à la sécurité. Pourtant des femmes montrent quotidiennement comment, avec leurs expériences et leurs compétences, elles peuvent développer des programmes en faveur de la paix et les rendre durables.

Les récipiendaires seraient des femmes venant du monde entier et de toutes les couches sociales - paysannes, enseignantes, artistes ou politiciennes - qui s'engagent pour un avenir sans violence. Chacune, avec son histoire propre et son origine, pourrait offrir des possibilités extraordinaires d'ouvertures. Ce geste rendrait enfin visibles l'histoire et le travail des femmes. Ces 1000 portraits de femmes représenteraient autant de stratégies visant à surmonter les conflits de façon constructive et donneraient d'importantes impulsions à la recherche en matière de conflits et à la politique de promotion de la paix. Ce serait créer de nouveaux réseaux de promotion de la paix et consolider ceux qui existent déjà. À cet effet, le projet contiendra une composante de recherche.

Site: <http://www.1000peacewomen.org/sprachen/franz/>

LA « LÉGENDAIRE » MADELEINE DE VERCHÈRES ?

Léona Deschamps, *Houlida*

L'historienne Kori Street affirme que si les femmes « veulent s'élever dans la hiérarchie militaire, elles doivent parvenir aux postes de première ligne considérés comme des emplois de prestige » (*Gazette des femmes*, janvier-février 1998, p.16).

Au temps de Madeleine de Verchères, l'intégration des femmes aux postes de combat ne s'impose pas. À Verchères comme à Québec, à Trois-Rivières et à Ville-Marie, la guerre est une préoccupation permanente dans toutes les familles, et les épouses se défendent en l'absence des époux.

La constante agitation iroquoise surtout entre Ville-Marie et Trois-Rivières — depuis 1645, les Iroquois y sont les seuls maîtres de la fourrure — et la menace anglaise — préparation et siège de Québec par Phips en 1690 — entretiennent un contexte guerrier chez les habitants de la Nouvelle-France. Des forteresses s'élèvent dans les quarante-cinq seigneuries de la fin du XVII^e siècle. Celle qui est concédée, en 1672, par l'intendant Talon à François Jarret — enseigne au régiment de Carignan-Salières et lieutenant reformé en 1694 — possède sa fortification. Le fort de Verchères, érigé pour la protection de la famille, est une sorte de grosse palissade rectangulaire de douze à quinze pieds de hauteur, flanquée à chaque angle d'un bastion; sans fossés et ne comptant qu'une porte située du côté de la rivière Richelieu. À l'intérieur des murs, se trouvent le manoir du seigneur, une « redoute » - corps

de garde et entrepôt à munitions - et quelques constructions pour abriter femmes, enfants et bestiaux.

Les Iroquois maraudent dans la Nouvelle-France pour contrer l'envahissement de leurs terres et forêts ... Le courage des conquérants est à la mesure de leur maraudage. Raymond Douville le souligne, en rappelant le fait que Paul Chomedey de Maisonneuve avait un jour déclaré qu'il se rendrait à Ville-Marie même si tous les arbres du milieu se changeaient en Iroquois. Comme la colonie est souvent menacée, les faits d'armes, accomplis par les femmes, sont sûrement fréquents. Alors... comment l'exploit de Madeleine de Verchères a-t-il pu prendre place dans notre histoire nationale ? Qui est vraiment cette héroïne ? Quel héritage laisse-t-elle aux femmes en ce début du XXI^e siècle ?

L'exploit de Madeleine au fort de Verchères

Un récit épique de l'exploit de Madeleine a hanté l'imaginaire des élèves du Québec une partie du XX^e siècle. Mais, que s'est-t-il vraiment passé en ce jour mémorable de l'automne 1692 ?

La réécriture de l'histoire de la Nouvelle-France laisse voir que Madeleine

avait des raisons d'en vouloir à la tribu iroquoise. Certains de leurs membres avaient tué deux de ses frères, l'un en 1686 et l'autre en 1691, ainsi que deux beaux-frères à la même époque. Les Iroquois semblaient s'acharner sur sa famille. En 1690, sa mère âgée de trente-quatre ans, avait dû les mettre en déroute. Or voici que le 22 octobre 1692, des Iroquois, sortis des buissons, s'emparent d'une vingtaine d'habitants occupés aux travaux des champs et tentent de capturer la jeune fille, alors âgée de quinze ans. Entrée précipitamment au fort, Madeleine prend la situation en main et défend féroce le domaine de Verchères. Le récit de son exploit nous est connu, grâce à une lettre qu'elle adressa à la comtesse Maurepas, le 15 octobre 1699, afin d'en obtenir une juste reconnaissance. En voici un extrait :

«Quoy que mon sexe ne me permette pas, d'avoir D'autre inclinations, que Celles qu'il exige de moy, cependant permettez-moi, madame, de vous dire que J'ay des sentimens que me portent à la gloire Comme a bien des hommes. Comme je consevè, dans ce fatal moment le peux d'assurance Dont une fille est Capable et peut être armée, Je luy laissay entre les mains mon mouchoir de Col et Je fermay la porte sur moy en Criant aux armes et sans m'arrester aux gémissement de plusieurs femmes désolées de voir enlever leurs Maris, Je monté sur le bastion ou estoit la sentinelle [...] Je me métamorphosay pour lors en mettant le Chapeau du soldat sur Ma teste et [fis] plusieurs petits mouvements

pour donner à Connoitre qu'il y avait beaucoup de Monde quoy qu'il n'y eut que ce Soldat. Le coup de canon eut heureusement tout le succez que Je pouvois attendre pour avertir les forts voisins de se tenir sur leurs gardes, Crainte que les Iroquois ne fissent les mêmes coups ». (extrait cité dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, p.333)

Du siège de 1692, deux récits sont attribués à Madeleine : celui de 1699 à la comtesse de Maurepas, un récit noble et vraisemblable et un autre de 1722, plus détaillé et plus dramatique qui met l'héroïne constamment en vedette. Ce dernier, publié en 1901, contribua sûrement à faire d'elle une « figure légendaire ».

Il convient de rappeler ici qu'à ses exploits guerriers Madeleine ajoute des exploits juridiques. Elle est une habituée des tribunaux. Jusqu'à sa mort, les assignations et requêtes, les sommations et ordonnances se sont succédé à un rythme accéléré. Le procès le plus mémorable demeure celui qu'elle a intenté contre Gervais Lefebvre, curé de Batiscan et ami de la famille depuis seize ans. Il est condamné en 1730 pour une chanson qui met en cause la seigneuresse. Comme la sentence est renversée en 1732 et que Madeleine n'aime pas les défaites, elle va en France afin de se faire entendre au Conseil du roi... À la suggestion du ministre Maurepas, les deux parties oublient les litanies et enterrent la hache de guerre en 1733.

Au-delà de l'exploit : Madeleine

Selon les écrits et les divers registres,

l'héroïne de Verchères n'est pas une figure mythique mais bel et bien une femme de la Nouvelle-France. En effet, Marie-Madeleine Jarret de Verchères, prénommée Madeleine, naît à Verchères le 3 mars 1678 et reçoit le baptême le 17 avril suivant. Elle est la quatrième des douze enfants de François Jarret de Verchères et de Marie Perrot qu'il épousa à Sainte-Famille, Ile d'Orléans, le 17 septembre 1669.

Dès l'enfance, Madeleine apprend de son père à tenir l'Iroquois à distance ainsi que les diverses manières de tromper l'ennemi en cas d'attaque. La lettre, adressée à la comtesse, démontre que la jeune femme est instruite. En effet, à cette époque, l'instruction des filles relève du dévouement des sœurs de la communauté fondée à Ville-Marie par Marguerite Bourgeoys à qui l'on doit la première école en 1663 et du « séminaire des filles » érigé à Québec, en 1639, par les Ursulines venues de France avec Marie de l'Incarnation. De plus, comme ces religieuses sont des femmes exploratrices, coureuses des bois ou des lacs, des négociatrices et des fondatrices, elles jouent un rôle de premier plan dans la formation des femmes de la Nouvelle-France. Madeleine est aussi une femme d'affaires. Sa lettre adressée à la comtesse en 1699, comporte sûrement une réclamation pour son exploit puisqu'après la mort de son père, survenue le 26 février 1700, elle reçoit la pension annuelle de cent cinquante livres du seigneur de Verchères. Femme talentueuse, Madeleine n'est toujours pas mariée...

Depuis le début de la colonie, à quatorze ans les filles sont mariées, mères de famille ou déjà veuves. Pourquoi Madeleine ne convole-t-elle pas en justes noces avant ses vingt-huit ans ? On peut supposer que les affaires de la Seigneurie, la vie de la famille ou encore ses exigences devant les prétendants répondent à la question...

En septembre 1706, Madeleine épouse Pierre Thomas Tarieu de Lanaudière, sieur de la Pérade. Le contrat de mariage se passe en la maison seigneuriale de Verchères devant Maître le Pailleur, notaire du roi à Ville-Marie et la célébration religieuse se déroule dans la chapelle de Verchères.

Habitée à faire face à la réalité, Madeleine ne se plaint pas de son sort. Femme de décision, elle rejoint sa nouvelle famille dans la seigneurie de Sainte-Anne-de-la-Pérade près de Batiscahan qui ne diffère pas de celle des Jarret. Elle comprend bien son mari et demeure sa compagne de vie, d'espoir et de luttes durant quarante ans. De cette union, naissent cinq enfants. Selon le témoignage du marquis Charles de Beauharnois de la Borsche, Madeleine de Verchères, une femme énergique, au physique agréable, a la décence de son sexe et les qualités de bonne mère de famille. Brave, forte moralement et physiquement, elle ne recule devant aucun danger. Trois fois, elle sauve la vie de son mari. Prompte comme l'éclair, armée de ses deux fusils, elle repousse les Iroquois. Ces derniers n'oublieront jamais les affronts qu'elle leur a fait essuyer. Il

semblerait que le seigneur et la seigneuse de La Pérade n'avaient pas très bon caractère et qu'à l'occasion, ils terrorisaient leurs censitaires.

Décédée le 8 août 1747 à l'âge de 69 ans, Madeleine est inhumée sous son banc à l'église paroissiale et l'histoire souligne qu'un nombre surprenant de prêtres assistaient à ses funérailles. Quant à son époux, il lui surviva de dix ans.

Madeleine de Verchères et les féministes.

Aujourd'hui, grâce à l'héroïsme de Madeleine de Verchères et à sa quête de reconnaissance, la vie des femmes de la Nouvelle-France sort de l'ombre. Notre imaginaire peut convoquer plusieurs héroïnes anonymes sur la scène de l'histoire québécoise.

Au début de la colonie, ces femmes de la classe moyenne, robustes et instruites, prennent part aux décisions, vont chez le notaire avec le mari et intentent des procès à la manière de Madeleine. Ce qui prévaut alors, c'est de bâtir un pays plus que de se soucier d'une échelle de valeurs basée sur une conception masculine militaire et élitiste du courage. De plus, la culture amérindienne, de type matriarcal, s'avère un contexte favorable à l'implication des femmes.

Femme déterminée, Madeleine est présente à tous les plans : familial, seigneurial, ecclésial, juridique, écono-

mique et militaire... Sa hardiesse stimule les féministes d'aujourd'hui à s'engager à leur tour dans les luttes qui s'imposent pour mettre en échec tous les systèmes qui, en les maintenant dans un état de subordination, briment leur liberté d'action et de créativité.

Sur le lieu de l'exploit de 1692, un monument, dressé face au fleuve, représente la jeune guerrière de Verchères. Altière sur son socle, Madeleine semble en attente des nombreuses victoires des femmes de l'avenir...

Ouvrages consultés:

ACHARD, Eugène. « Madeleine de Verchères » dans *Les grands noms de l'histoire canadienne*, Montréal, Librairie générale canadienne, 1941, p. 45-49.

BRUCHÉSI, Jean. « Madeleine de Verchères et Chinaneau » dans les *Cahiers des dix*, no 11, Montréal, 1946, p. 25-51.

CERBELAUD-SALAGNAC, G. *Mademoiselle de Verchères*, Montréal et Paris, Coll. La grande aventure, Fides, 1958.

COLLECTIF CLIO. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Louiseville, le Jour éditeur, 1992, p. 17-43.

Dictionnaire biographique du Canada, Volume III, de 1741 à 1770, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 331-337.

DOUVILLE, Raymond. *Les premiers seigneurs et colons de Sainte-Anne-de-la-Pérade*, 1667-1681, Trois-Rivières, 1946.

GUERICOLAS, Pascale et Annie SA-VOIE. « Femmes au combat la dernière bataille » dans *La Gazette des femmes*, vol. 19 no 5, Québec, 1998, p. 16-22.

La constante progression des femmes, Gouvernement du Québec, Conseil du Statut de la femme, 1995.

LACOURSIÈRE, Jacques et Claude BOUCHARD. *Notre histoire Québec. Canada, Le poisson et le castor, 1601-*

1700, Montréal, Éditions Format, 1972.

LAMARCHE, Jacques. *Madeleine de Verchères*. Montréal, Célébrités, Collection biographique, Lidec Inc., 1997.

PRÉVOST, Robert. *Québécoises d'hier et d'aujourd'hui*, Stanké, 1985.

VAUGEOIS, Denis et Jacques LA-COURSIÈRE. *Canada – Québec, Synthèse historique*, Ottawa, Éditions du Renouveau pédagogique, 1978, p. 78-187.



Scriptura : Nouvelle Série

Revue d'actualisation des textes bibliques. Publiée deux fois par an par la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal.

Écritures et foi face aux questions et aux défis de notre société

Thèmes déjà publiés :

3/1 La violence	4/2 Le mal
3/2 La foi en rencontre	5/1 La prostitution
4/1 Femmes : de la lecture à l'expérience	

Renseignements et abonnements : <http://www.theo.umontreal.ca/34.htm>

LA GUERRE, UN NON DÉFINITIF

Aline Banville, *Houl'da*

Durant le siècle dernier, surtout dans le monde occidental, l'humanité est parvenue à un développement impressionnant. Les découvertes scientifiques, jointes à une interprétation nouvelle du sens communautaire, prouvaient bien la vitalité de l'intelligence humaine tout autant qu'elles laissaient présager un avenir meilleur.

Le *Plus jamais la guerre*, lancé par les États alliés, au sortir de la seconde guerre mondiale, avait été perçu comme un signe prometteur de l'avènement d'une ère nouvelle. Quelques années plus tard, l'ONU mettait en priorité l'établissement d'un Conseil de médiation pour rapprocher les nations en cas de désaccord. Par la suite, la proclamation officielle de la Charte des Droits de l'homme, la création de nouveaux organismes ou la revitalisation de mouvements déjà existants comme : la Croix-Rouge, Amnistie internationale, Développement et Paix et autres, permettaient au monde de respirer plus librement: les monstres guerriers semblaient en voie d'extinction.

La réalité est tout autre. La guerre demeure encore aujourd'hui, aux yeux de certains, le moyen jugé absolument nécessaire pour confondre l'ennemi. Comment comprendre que l'on puisse invoquer le recours aux armes comme outil indispensable pour assurer la démocratie, le respect des droits humains, la paix sur terre? Peut-on être en même temps pour la paix et pour la guerre?

Toutefois, il n'y a pas lieu de désespérer: tout est encore possible. Même si elle est ébranlée, l'ONU reste fidèle à

son mandat et les mesures alternatives qu'elle a initiées jusqu'ici demeurent disponibles. Les organismes tant politiques qu'humanitaires poursuivent leur œuvre de paix pendant que les mouvements pacifistes augmentent leurs effectifs. En outre, la présence de plus en plus visible des femmes dans tous les secteurs administratifs y compris les secteurs-clés, incite à penser qu'éventuellement le point de vue féminin influencera les décisions à prendre pour maintenir la paix.

Alors, que nous est-il possible de faire? D'abord, prendre conscience que les partisans anti-guerre sont nettement supérieurs en nombre aux promoteurs de l'option contraire. En conséquence, n'avons-nous pas intérêt à chercher ensemble un moyen concret, un projet, ou un geste susceptible de rejoindre et de rallier le plus grand nombre de partisans? Imaginons l'impact que peut susciter, par exemple, la signature de quelques milliers de personnes sur une déclaration commune réclamant la paix plutôt que la guerre. Combien d'autres suggestions pourraient être avancées, étudiées, adoptées en faveur du maintien de la paix dans le monde. À nous de nous solidariser.

UNE LIGNE DE DÉMARCATIION EST-ELLE POSSIBLE?

Roselyne Escarras - *Houlida*

D'abord, de quoi parle-t-on quand on parle de guerre? « Lutte armée entre groupes sociaux ou toute espèce de combat, de lutte » dit le Petit Robert. Selon des auteurs marxistes : « La guerre, c'est la continuation de la politique par d'autres moyens. »

Quand on ne s'écoute plus, la lutte se fait par d'autres moyens. Un mot rassemble ces moyens : « violence ». Mais, attention ! La violence n'est pas seulement l'usage des armes ou l'abus de la force physique. Elle peut être psychologique, ce que nous autres, les « douces », savons bien pratiquer – parfois pour nous défendre mais ça n'empêche. Nous connaissons aussi la guerre économique ou financière qui développe le sous-développement des pays que l'ont dit du « Sud », qui augmente la dette et les dettes, qui fait de chacune de simples ressources pour rentrer ou sortir du « marché » du travail au gré des fluctuations de la Finance. Nous connaissons aussi la guerre de l'information où l'on nous martèle sur tous les canaux¹ des informations² standardisées qui nous enferment dans des schémas de pensée. Nous connaissons encore la guerre de la santé qui refuse de fournir à moindre coût les services et produits du progrès humain aux gens les moins nantis d'ici ou d'ailleurs. Il y a la guerre du travail où l'on « réingénierise » (Lire : « licencie ») à tour de bras pour être plus

« rentable » (Lire : rendre plus gras-souilllets les bénéfiques des actionnaires). Finalement, les champs de bataille sont nombreux car, même si ce sont les guerres entre les États qui sont les plus spectaculaires, le plus médiatisées, elles ne sont pas leur exclusivité. La guerre se mène aussi entre des classes sociales, entre hommes et femmes, à l'intérieur d'une famille, d'un couple, entre des collègues de travail...

Ce qui me semble caractériser la guerre c'est, d'une part, ce mode de violence, de rapport de force. C'est, d'autre part, qu'il existe comme postulat une ligne de démarcation sommaire autour de laquelle se construisent deux camps.

C'est cette ligne de démarcation autour de laquelle se situent les « pour » et les « contre », que je voudrais explorer.

Mon hypothèse est que cette ligne serait moins grossière pour les femmes.

Comment les femmes se situent-elles par rapport à cette ligne ? Pourquoi prennent-elles partie pour tel camp ? Par rapport à quels critères se situent-elles ?

1. D'ailleurs concentrés en quelques mains
2. Sans oublier la surinformation qui paralyse

Comment y participent-elles, sur le front ou ailleurs ? Qu'en retirent-elles ?

Voyons donc sur quel mode les femmes entrent dans la guerre, d'abord dans une guerre entre États, la Guerre mondiale de 1939/45.

« Beaucoup d'images de propagande de guerre montrent que les femmes soutiennent vigoureusement l'effort de guerre. Leur attitude est cependant aussi diverse que leur vie. Certaines sont des patriotes fanatiques. Derrière ce patriotisme 'extrémiste' se cache souvent la peur ou l'angoisse... A l'opposé on trouve les pacifistes tout aussi minoritaires que les ardentes patriotes. »³

Les femmes qui sont au front sont essentiellement des infirmières. C'est surtout de celles-là dont on entend parler et dont on vante la douceur et le dévouement. Puis il y a celles qui, pour remplacer les hommes qui sont au front, travaillent dans des usines. Certaines y voient un emploi, un salaire, une liberté.

Mais dans les usines d'armement, il n'est pas question de relever leur qualification surtout si on ne leur confie que des opérations élémentaires. Et dès que les raisons d'attirer un grand nombre de femmes dans les industries de guerre disparaissent, les salaires et les emplois féminins baissent de nouveau.

Mais elles avaient croqué la pomme et elles pouvaient envisager désormais un

autre destin que celui de ménagère. Cette expérience fut un substrat fertile pour l'éclosion de luttes ultérieures.

De plus, en participant davantage à la vie publique, certaines femmes y ont gagné en conscience politique. Pour ne pas soutenir le conflit, certaines y ont résisté à leur manière en sabotant le travail dans les usines d'armement, d'autres de la classe moyenne, plus à l'aise, ont abandonné leur travail pour ne pas participer au conflit.

En Europe, en particulier en France, de nombreuses femmes sont entrées dans la Résistance. Si elles y jouent souvent des rôles plus « doux » de courrier, les clichés qui les entourent les ont parfois protégées et leur ont permis de jouer des rôles essentiels.

Dans cette guerre, la position des femmes n'est pas seulement une résistance à l'envahisseur. Elle est aussi motivée par des impératifs économique : s'en sortir; démocratique : participer à la vie citoyenne, être libéré du confinement dans la cellule familiale.

Plus récemment, au Salvador, le contexte de la lutte révolutionnaire des années 81 à 92 a permis « L'irruption du monde et des problèmes publics dans la sphère privée où étaient enfermées les femmes »⁴ estime Jules France Falquet.

L'étude de JF Falquet en dit long sur la multiplicité des motivations des femmes

3. <http://membres.lycos.fr/femme guerre1/>

4. <http://www2.unil.ch/GRC/docs/ain/aml/falquet.txt.html>

Jules France Falquet : Femmes salvadoriennes dans la guerre, entre rupture et reproduction: analyse et bilan de douze ans de participation.

Colloque organisé par le Groupe Regards Critiques et l'Association d'étudiantEs pour l'Amérique latine à l'Université de Lausanne. 10-11 Mars 1995

qui entrent dans la lutte.

« La nécessité a joué un grand rôle : la misère, la répression indiscriminée et brutale de l'armée gouvernementale et la fuite vers les endroits où il y avait des gens organisés, l'incorporation d'autres membres de la famille, en particulier les pères et les frères parfois pour les protéger. »

« Certaines femmes ont commencé dans le mouvement pastoral, influencé par la théologie de la libération : < Dans la guerre, j'ai appris d'autres choses, pas seulement me consacrer à se marier et à avoir des enfants.>

« Au début elles défendaient certaines causes : fin de la misère, droit des enfants à vivre, amélioration du sort des pauvres, des 'autres'. S'y est « ajoutée peu à peu la conscience d'avoir certains droits, du fait de leur participation, et tout simplement comme personnes, en l'occurrence comme femmes. Certaines ont étendu à elles-mêmes leurs idéaux révolutionnaires. Et, fortes de leurs organisations féminines, ont construit un véritable mouvement social des femmes... »

Comme dans la guerre de 39/45, la lutte « contre » ne se réduit pas à abattre « l'ennemi ». La ligne de démarcation conçue par les femmes n'est pas aussi simpliste. Leurs conditions de vie les amènent à englober dans leur lutte des objectifs démocratiques et économiques, pour d'autres qu'elles-mêmes au début, puis pour elles enfin.

Cette vision plus large des femmes se-

rait-elle génétique? C'est plutôt le résultat de leurs conditions sociales et, à travers ces conditions, de certains traits communs qui impriment leur identité.

La lecture du livre « Les identités meurtrières » d'Amin Maalouf⁵ m'avait déjà beaucoup aidée à réconcilier les appartenances multiples qui m'habitent. Elle me permet aussi, aujourd'hui, de voir plus clair dans la ligne de démarcation des camps durant la guerre.

Pour Maalouf, on veut réduire l'humain à une seule identité : libanais ou français, par exemple. On veut toujours nous en faire choisir une, au lieu de voir qu'il s'agit d'une somme d'identités qui interagissent en permanence.

« Ce qui détermine l'appartenance d'une personne à un groupe donné, c'est essentiellement l'influence d'autrui... »

« L'appartenance commence très tôt, dès la première enfance. Volontairement ou pas, les siens le modèlent, le façonnent, lui inculquent des croyances familiales, des rites, des attitudes, des conventions, la langue maternelle, bien sûr, et puis des frayeurs, des aspirations, des préjugés, des rancœurs, ainsi que divers sentiments d'appartenance et de non-appartenance. »

Et parmi ces sentiments d'appartenance, notre identité « féminine ».

« Très tôt, à la maison comme à l'école ou dans la rue voisine, surviennent les premières égratignures... »

« Ce sont ces blessures qui déterminent à chaque étape de la vie, l'attitude des

5. *Les Identités meurtrières*. Éd. originale Grasset, 1998/ Livre de poche, 2001.

hommes⁶ à l'égard de leurs appartenances et la hiérarchie entre celles-ci. Lorsqu'on a été brimé à cause de sa religion, lorsqu'on a été humilié ou raillé à cause de sa peau, ou de son accent, ou de ses habits rapiécés, on ne l'oubliera pas. »

La notion de compétition, de bataille est très tôt imprimée chez les humains de sexe masculin. Ils peuvent facilement se retrouver dans les situations qui font référence à ces notions. On leur demande de se montrer « fort », de mettre en veilleuse certains traits de leur personnalité. Alors que les « faibles » femmes ont heureusement le droit aux nuances. Quelle castration à laquelle, d'ailleurs, nous participons parfois nous-mêmes dans l'éducation de nos garçons.

« J'ai constamment insisté jusqu'ici, dit encore Maalouf, sur le fait que l'identité est faite de multiples appartenances ; mais il est indispensable d'insister tout autant sur le fait qu'elle est une et que nous la vivons comme un tout.

« L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patchwork », c'est un dessin sur une peau tendue : qu'une seule appartenance soit touchée et c'est toute la personne qui vibre. »

Même en période de guerre, engagées

6. Je dirais "les humains".

Une première parmi nous!

Dans le cadre des festivités marquant le 125^e anniversaire de l'Université de Montréal, le Comité permanent du statut de la femme de l'université a rendu hommage à ses "premières". Lors d'une cérémonie ayant eu lieu le 8 mars dernier, 127 femmes ont reçu une épinglette souvenir et parmi elles, notre amie Denise Couture, première femme vice-doyenne de la faculté de Théologie.

dans la défense de notre « tribu », nous refusons d'effacer nos identités de femmes, mères et compagnes, d'effacer notre ressentiment contre l'oppression et l'exploitation dont nous sommes familières.

C'est notre environnement social lui-même qui a modelé ces appartenances, ces sentiments. Le même environnement qui voudrait nous amener à nous muer en massacreuses parce que notre tribu est menacée. Nous avons pris des distances par rapport à la tribu. Certes, nous voulons la défendre mais nous voulons aussi protéger nos proches.

Et surtout, nous sommes sensibles à la douleur de celles qui, dans « l'autre camp », vivent ce même drame. Nous avons un sens aigu de la solidarité internationale.

C'est ce qui fait que, pour la plupart d'entre nous, nous ne pouvons nous résoudre à diviser le monde autour d'une ligne sommaire de démarcation.

Mais attention ! Ne croyons pas que c'est inné. On n'a pas encore découvert le gène de l'altruisme. Et il serait dommage d'oublier nos solidarités comme le font déjà certaines femmes de pouvoir : femmes d'affaires, d'armée ou d'État.

CHEMIN DE CROIX FÉMINISTE
Quand « l'horreur du vécu des femmes » s'enchevêtre à la croix de Jésus
Léona Deschamps, *Houlda*

PREPARATION DE LA CELEBRATION

Visuel:

Au mur avant de la salle, montage d'un Calvaire de carton ou de tissu, pour y épingler, au cours de la célébration, 7 croix et 7 pierres.

Matériel:

7 croix blanches de carton où sont écrites les Paroles de Dieu à proclamer selon les stations.

7 pierres de cartons où sont écrits des extraits d'horreurs vécues par les femmes des Balkans au Proche-Orient et en Asie du Sud à proclamer selon les stations.

Au mur arrière de la salle: une grande croix de bois ou un grand crucifix pour le rassemblement de l'assemblée.

Musique: À l'entrée et à la sortie, fond musical de circonstance.

Chant final: « Victoire » (texte et harmonisation de l'abbé David Julien sur une mélodie slave) ou une autre hymne connue par l'assemblée.

Intervenantes:

Animatrice: présentation, énonciation des stations, conclusion et invitation au rassemblement final.

Lectrices de la Parole: 7 personnes pour porter les croix et proclamer les Paroles écrites au verso selon les stations énon-

cées. Elles se placent debout, en retrait du côté jardin de l'assemblée, après la présentation de la célébration.

Lectrices des horreurs vécues: 7 personnes pour porter les pierres et lire à voix haute des citations tirées du livre de Madeleine Gagnon « Les femmes et la guerre » écrites au verso selon les stations énoncées. Elles se placent en retrait, du côté cour de l'assemblée, après la présentation de la célébration.

Suppliantes: 7 femmes de l'assemblée qui s'avanceront selon la station énoncée pour exprimer à voix haute la prière prévue.

Responsable de la musique: musique d'ambiance à la rentrée et à la sortie des participantes.

Responsable du chant: pour entonner à voix forte et stimuler l'assemblée à chanter: Victoire.

DEROULEMENT DE LA CELEBRATION

Entrée Musique en mineur

Ouverture de la célébration

Nous sommes sur un chemin de croix universel. A partir de l'horreur du vécu des femmes que nous révèle Madeleine Gagnon dans *Les femmes et la guerre*, il n'y aurait plus assez de stations pour décrire les multiples façons dont le Seigneur continue d'être persécuté, condamné et crucifié dans ses membres.

Ce chemin de croix féministe se veut réveil de compassion et ardente supplication afin que les dynamiques de mort, vécues par les femmes citées, soient contrées par autant d'engagements qui leur donnent accès aux dynamiques de vie présentes dans la résurrection du Christ.

Station I: Jésus rencontre Pilate

1. Durant son procès, Jésus dit à Pilate: « Tu le dis, je suis roi. Je suis né, et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix » (Jn 18, 37).

Station II: Le désespoir vécu par les mères de Macédoine

T-1: « Nous ne voulons pas que nos fils aillent tuer leurs frères ou bien se faire tuer par eux en Croatie » (p. 54).

Prière 1: Seigneur, tu es venu instaurer un royaume d'amour et de paix; aide-nous aujourd'hui à dénoncer vigoureusement l'industrie de la mort qui se promène de pays en pays allumant des conflits religieux, ethniques et territoriaux.

Répons: Seigneur, fais-nous promouvoir la paix !

Station III: Jésus rencontre Simon de Cyrène

2. En direction du Calvaire, on sollicita un certain Simon de Cyrène qui revenait des champs et on l'obligea à porter la croix de Jésus (Lc 23, 26).

Station IV: L'humiliation des femmes du Pakistan

T-2: « ... depuis la venue de millions de réfugiés ici, le Pakistan se talibanise. Nous, femmes, avons perdu le droit à la mobilité... » (p. 222).

Prière 2: Seigneur, il est si facile de profiter des lois pour compliquer la vie des femmes. Aide-nous à dénouer comme toi ce qui contribue à les exclure du sacré, à les garder en subordination, à les discriminer, à les aliéner et à les humilier.

Répons: Seigneur, aide-nous à dénoncer les injustices !

Station V: Jésus rencontre les femmes

3: Suivait une multitude du peuple et des femmes qui se lamentaient sur lui. Jésus se tourne vers elles et dit: « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi. Pleurez sur vous-mêmes et vos enfants ! (Lc 23, 27-28).

Station VI: Le dialogue solitaire d'une femme du Liban

T-3: « ... tu ne m'écoutais pas, tu courais vers la guerre, tu filais vers la mort, tu revenais la tête bourrée de discours religieux, tu avais revêtu l'uniforme tout neuf des nouveaux soldats de Dieu... » (p. 180).

Prière 3: Seigneur, donne-nous la force de créer des médiations plus fraternelles et plus sororales afin que les femmes victimes de la guerre sortent des réminiscences horribles et prennent le chemin de la récréation de leur avenir.

Répons: Seigneur, rends-nous compatissantes et créatives !

Station VII Jésus rencontre un des

malfaiteurs crucifié près de lui

4. Un des malfaiteurs disait: « Jésus, souviens-toi de moi, lorsque tu viendras avec ton royaume ». Et Jésus répondit: « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis » (Lc 23, 42-43).

Station VIII: Le témoignage d'une victime de la guerre au Sri Lanka

T-4: « ... j'ai connu la peur à chaque instant de chaque jour, de chaque nuit, je ne faisais même plus de cauchemars, la frayeur-tout-le-temps avait barricadé mon imagination » (p. 284).

Prière 4: Seigneur, toi qui es entré dans la mort pour avoir porté sur tes épaules la haine, l'injustice et la violence, viens au secours de toutes ces femmes placées dans la détresse par les guerres injustes et dont la vie bascule, barricadée dans un courant sans issue et sans avenir.

Répons: Seigneur, viens au secours de nos sœurs !

Station IX: Jésus crucifié rencontre sa mère

5. Jésus mourant voyant Marie et, se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère: « Femme, voici ton fils ». Puis, il dit au disciple: «Voici ta mère » (Jn 19, 26-27).

Station X: La honte d'une jeune femme du Kosovo

T-5: « ... je ne veux pas être maltraitée par un mari, je ne veux pas de belle-mère méchante ni de beau-père qui me lance des cailloux, j'ai honte, honte de mon peuple, honte de cette misère, c'est

la guerre dans la guerre... » (p79).

Prière 5: Seigneur, nous te prions de changer en « cœur de chair » le « cœur de pierre » des personnes qui détruisent les femmes par diverses violences. De plus, Seigneur, nous te supplions de recréer la vie des femmes battues, opprimées, mutilées, vendues, violées, emprisonnées ou oubliées du seul fait qu'elles soient des femmes.

Répons: Seigneur, nous te supplions !

Station XI: Jésus sur la croix rencontre ses malfaiteurs

6. Jésus mourant sur la croix disait: « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34).

Station XII: L'extrême détresse d'une victime de la guerre en Bosnie - Herzégovine

T-6: « ... j'ai été violée et torturée par cinq Tchetsniks pendant la guerre (p.94) ... aucune des religions ne peut me consoler, ni la tienne, ni la mienne, j'irais vers celle dont le Dieu serait un homme et une femme faits de chair pour s'aimer éternellement » (p. 97).

Prière 6: Seigneur, continue à susciter des femmes courageuses qui se consacrent à la réalisation de la justice et au dépassement des discriminations dans la société et dans l'Église.

Répons: Seigneur, donne ton courage aux féministes !

Station XIII: Jésus apparaît à Marie de Magdala

#7. Marie se tenait près du tombeau de

Jésus et avait beaucoup pleuré. Tout à coup, quelqu'un qu'elle prit pour le jardinier lui dit: « Marie ». Se retournant, elle lui dit en hébreu: « Rabbouni ! » ce qui veut dire « Maître ! » C'était Jésus ressuscité (Jn 20, 16).

Station XIV: L'espérance des féministes en Israël et en Palestine

T-7: « ... À chaque génération de femmes, marquée chacune par une guerre, nous avons avancé vers notre libération, notre combat est plus ouvert, nous devenons féministes...» (p.157).

Prière 7: Seigneur, accompagne toutes ces femmes qui montent aux barricades, qui ouvrent des portes, qui écrivent leur version d'un monde meilleur, qui exercent un contre-pouvoir à voix forte et qui avancent la tête haute dans la lumière.

Répons: Seigneur, nous te rendons grâce !

CONCLUSION DE LA CELEBRATION

Au cours du chemin de croix de Jésus et

de sa mort au Calvaire, personne n'a vu l'heure de la Victoire. C'est avec la résurrection que la mort fut transfigurée. Désormais en toute larme allait trembler et danser la source de la vie. Jésus a préparé des lendemains heureux à tous les enfers de nos vies en nous donnant le courage d'agir et de réagir. Pour célébrer la victoire acquise par la résurrection de Jésus et l'amour qu'il stimule dans le monde à travers nos engagements : levons-nous, marchons vers la croix victorieuse et chantons à pleine voix « Victoire, tu régneras, ô croix, tu nous sauveras ».

Sortie Musique en majeur.

Bibliographie:

GAGNON, Madeleine. *Les femmes et la guerre*, Montréal, VLB éditeur, collection Partis pris actuels, 2000.

Bible de Jérusalem, Paris, Éditions du Cerf, 1974.

« En ce jour-là, ce cantique sera chanté dans le pays de Juda: Nous avons une ville forte! Le Seigneur a mis pour nous protéger rempart et avant-mur. Ouvrez les portes! Qu'elle entre, la nation juste, celle qui reste fidèle. Tu construis solidement la paix, Seigneur, pour ceux qui ont confiance en toi ».

(Isaïe, 26, 1-3)

LA DÉCLARATION DE PAIX DES FEMMES*

Il y a 300 ans, ils étaient trente-neuf et un à se réconcilier sous l'arbre sacré de la paix. Il y a 300 ans, ils étaient 39 hommes rouges et un homme blanc à signer un traité de paix, sans les femmes. Pendant que les hommes signent des Grand Paix qui s'inscrivent en lettres d'or dans l'Histoire, les femmes signent des milliers de petites Paix à chaque minute dans leur famille, dans leur couple, entre leurs enfants, des petites paix qui s'inscrivent en lettres de vent et d'eau dans l'esprit, le territoire invisible des femmes. La Paix est de toutes les couleurs. Comment pouvons-nous être des ennemis? Un lait du même blanc coule dans nos seins. Un sang du même rouge coule dans nos veines. Mon sang peut sauver la vie de celle ou de celui qui ne pense pas comme moi. Nos gènes sont si semblables que je peux être la jumelle de celui ou de celle qui ne partage pas la même culture que moi. La paix est la reconnaissance de notre ressemblance. La paix n'est pas un arrêt de l'Histoire, ni un long fleuve tranquille, ni un illusoire retour au Paradis terrestre. La paix est une révolution exigeante qui ne cherche le repos que dans la marche constante et obstinée vers l'égalité de tous les êtres humains. Nous, femmes du Québec et d'Amérique, femmes rouges, noires et blanches, femmes du monde, du présent et du futur, femmes du XXIe siècle, nous voulons avoir la conscience en paix. Nous ne mettons pas au monde des races, des prédateurs et de la chair à missiles. Les enfants de demain seront à notre image, ils répéteront nos gestes et nos mots.

Déclaration de paix des femmes, rédigée par Virginia Pésémapéo-Bordeleau, artiste peintre et écrivaine, Hélène Pedneault, écrivaine, pour souligner la commémoration du tricentenaire de la Grande Paix de Montréal. La présidente du Conseil du statut de la femme, Diane Lavallée, déplore le silence qui a entouré la signature de cette Déclaration par 25 femmes de divers horizons en août 2001.

* Ce texte a paru dans *La Gazette des femmes*, mai-juin 2002, p.5



LES MESSAGERS

Une cinéaste québécoise, Helen Doyle, a lancé le film *Les Messagers*, produit par InformAction, Québec. Ce documentaire sur des artistes engagées nous invite à faire un tour du monde en ayant pour guide des artistes de différentes disciplines qui ne restent pas indifférents devant les grands conflits qui secouent la planète, de la Bosnie à la Tchétchénie, en passant par le Rwanda et Soweto.

[...] si la guerre existe depuis que le monde des humains est monde, il est impossible que les femmes en soient tout à fait absentes ou innocentes. Si la guerre existe depuis la nuit des temps, à travers toutes les civilisations, toutes les cultures et toutes les religions et sur tous les continents, il faut oser penser, si tant est que l'on veuille avancer dans la connaissance de cette pulsion de mort en acte, ainsi que nous l'avons écrit, chacune à notre façon, il faut risquer cette énoncé et le placer à l'orée de cette aventure: les femmes ont, elles aussi, quelque chose à faire dans cette interminable histoire de guerre humaine. Elles ont aussi en elles des pulsions mortifères, guerrières, belligérantes, haineuses, vengeresses, meurtrières. Et pas seulement les femmes qui prennent les armes.

(Madeleine Gagnon, «La guerre ou la mort dans le désir», *Spirale*, no 190, mai-juin 2003, p. 10).

BIBLIOGRAPHIE

- Accad, Évelyne, *Des femmes, des hommes et la guerre*, Paris, Côté-femmes, 1993.
- Auger, Geneviève, Raymonde Lamothe, *De la poêle à frir à la ligne de feu*, Montréal, Boréal Express, 1981.
- Beauchamp, Colette, *Du Québec à Kaboul. Lettres à une femme afghane*, Montréal, Les Éditions Écosociété, 2003.
- Cent lettres pour les femmes afghanes*, Paris, Quai de Seine, 2002.
- Gagnon, Madeleine, *Les femmes et la guerre*, avec une préface de Benoîte Groult, Montréal, VLB, 2000; Anna, Jeanne, Samia (Femmes dans la guerre), Paris, Fayard, 2002.
- Gagnon, Madeleine, «La guerre ou la mort dans le désir», *Spirale*, 190, mai-juin 2003, p. 10-11.
- Loraux, Nicole, *Façons tragiques de tuer une femme*, Paris, Hachette (Textes du XXe siècle), 1985.
- Kachachi, Inaam, *Paroles d'Irakiennes*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003.
- Lamarche, Jacques, *Madeleine, héroïne de Verchères, seigneuresse de La Pérade*, Montréal, Lidec (Célébrités, collection biographique), 1997.
- Mazurana, Dyan E. et Susan R. McKay, *Les femmes et la consolidation de la paix*, Montréal, Centre international des droits de la personne et du développement démocratique, 1999.
- Menchu, Rigoberta, *Moi, Rigoberta Menchu*, Gallimard, 1983.
- Raphael, Melissa, *The Female Face of God in Auschwitz. A Jewish Feminist Theology of the Holocaust*, London and New York, Routledge, 2003.
- Turcot, Geneviève, «Les femmes ne veulent pas de la guerre», *Le Droit*, 10 mars 2003, p. 5.
- Salmonson, Jessica Amanda, *The Encyclopedia of Amazons. Women Warriors from Antiquity to the Modern Era*, New York, Paragon House, 1991, 290 p.

SAVIEZ-VOUS QUE...

Un concept nouveau de logement pour dames est né en France

À Montreuil, trois jeunes septuagénaires, «des copines de 25 ans», ont décidé de réaliser une maison de retraite pour elles-mêmes et leurs amies. Il s'agit d'une initiative «autogestionnaire et solidaire» qui a résolument l'intention de faire école et qui pourrait bien bousculer le monde de l'hébergement collectif des personnes âgées. Thérèse Clerc, Monique Bragard et Suzanne Goueffic, sont les initiatrices d'un projet immobilier de «vieillesse solidaire» qu'elles défendent depuis 1997 sous le nom de «Maison des babayagas», en rappel de la sorcière des légendes russes qui habite une maison de pains d'épice et de pâte d'amande. Ce projet est né de la volonté de s'approprier son propre vieillissement. Lieu de retraite conçu, habité et autogéré par une vingtaine de retraitées, la Maison des babayagas va accueillir des «personnes âgées» qui refusent de s'enfermer dans un ghetto et veulent participer à la société à travers de multiples activités : alphabétisation, aide aux jeunes femmes, transmission de savoir-faire et de traditions, thérapies douces, etc. L'ouverture de cette maison de rêve est prévue pour 2006. À suivre.

Le vieillissement est une conquête, une victoire remportée sur l'adversité : victoire individuelle, victoire collective.

À quel âge est-on vieux, demandent les auteurs d'un dossier sur les âges de la vie dans PARVIS, déc. 2003, no 20.

«Pendant longtemps, le marqueur biologique de l'âge, la fatigue du corps, s'est trouvé en harmonie avec son marqueur sociologique, la retraite. Aujourd'hui, les âges sont désynchronisés», écrit Bernadette Buijalon, anthropologue de l'Université Paris XII. L'âge a une signification qui peut varier. Ainsi, dit encore madame Buijalon, si «à 25 ans, on a déjà passé l'âge pour être mannequin ; à 30 ans pour être un sportif de haut niveau et à 40 ans, pour être un cadre dynamique, il arrive par ailleurs qu'à 60 ans, on puisse encore être un jeune évêque ; à 70 ans, assez en possession de ses moyens pour être premier ministre ou président de la République et à 82 ans, même dans un état de dépendance, on peut encore être pape.»

Un mouvement chrétien pour la laïcité interpelle les Français

Devant la montée des violences liées à la confusion du politique et du religieux, devant la prétention des nostalgiques de la chrétienté d'imposer des «valeurs chrétiennes» à l'Europe en construction et devant la tentation de remplacer une société pluraliste par une mosaïque de communautés isolées avec leurs pratiques propres et un prétendu droit à la différence qui conduit à une forme d'apartheid volontaire, des partisans chrétiens de la laïcité ont voulu, regroupés en diverses associations, être signataires d'un Manifeste pour le respect des libertés individuelles élaboré par l'Observatoire chrétien de la laïcité (OLC). La pa-

rution dans trois journaux français, dont *Le Monde*, du texte de ce Manifeste aurait entraîné plusieurs réactions provenant d'horizons divers. L'appartenance à la communauté humaine précède, selon l'OLC, celle de l'adhésion à une religion.

Le voile, c'est l'étoile jaune de la condition féminine

Cette thèse est celle que développe Chahdortt Djavann, romancière et anthropologue iranienne vivant en France depuis douze ans, dans son livre publié chez Gallimard en 2003 : *Bas les voiles !* L'originalité de l'argumentation développée par cette femme tient au fait qu'elle ne situe pas le débat sur le terrain de la laïcité mais sur celui des droits humains, de la maltraitance des mineures. Le port du voile devrait être interdit et les parents ou adultes qui incitent à le porter devraient être sanctionnés, dit-elle, parce qu'il est la cause d'un déni de soi et « la marque » de l'asservissement sexuel et politique des femmes. L'auteure exhorte ses compatriotes français à refuser que « la culture soit l'alibi de la religion et la religion l'alibi de la discrimination sexiste ».

Au Canada, le multiculturalisme sert de point d'appui pour appliquer la charia

La fondation, en octobre 2003, d'un Institut islamique de justice civile en Ontario a semé l'émotion au Canada et à l'étranger. S'il obtenait le statut de tribunal judiciaire que souhaite son directeur, cet Institut pourrait appliquer la loi islamique, ou charia, dans la résolution des

conflits matrimoniaux et commerciaux au sein de la communauté musulmane canadienne. C'est clairement, affirment plusieurs, la subordination du droit civil à des règles religieuses que souhaitent les membres de l'Institut islamique en invoquant le caractère multiculturel du Canada. Une des questions qui se posent maintenant est la suivante : le Canada peut-il renoncer à l'application de sa Charte des droits et libertés au moment où la France refuse de céder au chantage religieux en affirmant son caractère laïque.

La spiritualité des femmes

Le numéro de l'automne 2003 (Vol.22 no2) de la revue *Sciences pastorales* (Université Saint-Paul - Ontario) est consacré à l'expérience spirituelle des femmes. Les expériences spirituelles des femmes se distinguent de celles des hommes dans leurs manières de s'exprimer et de se vivre, écrit-on dans la préface. Pour en témoigner, une dizaine de collaboratrices issues de divers horizons religieux et de milieux d'engagement diversifiés sont réunies. Mentionnons, entre autres, la contribution de Marie-Thérèse Van Lunen Chenu, fondatrice de *Femmes et Hommes en Église*, portant sur l'émergence d'un « ferment spirituel du féminisme » à travers la tradition chrétienne et celle de Denise Couture, professeure de théologie féministe à l'Université de Montréal, portant sur une expérience « d'inter-spiritualité féministe » vécue dans le contexte de la mondialisation de la solidarité féministe après Beijing.

Agathe Lafortune

Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction: Monique Hamelin, Yvette Laprise, Christine Lemaire

Travail d'édition: Christine Lemaire

Impression: Centre d'impression et de reproduction

NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements: Marie-France Dozois

Envoi postal: L'équipe de Phoebé

<i>Abonnement régulier:</i>	<i>1 an (4 nos)</i>	<i>12,00\$</i>
	<i>2 ans (8 nos)</i>	<i>22,00\$</i>
	<i>de soutien</i>	<i>25,00\$</i>
	<i>outre-mer (1an)</i>	<i>14,00\$</i>
	<i>outre-mer (2 ans)</i>	<i>24,00\$</i>
	<i>à l'unité</i>	<i>4,00\$</i>

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes:

à Montréal: La Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski: La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone: (514) 374-6414

Courriel: yvette@cam.org

Site internet: <http://www.lautreparole.org>

Courrier de deuxième classe ——— enregistrement no 09307

*Port de retour
garanti*

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.